N° 61 octobre – novembre 2018

Dessin de Jean-Claude Lucazeau

Extrait des albums « Les Saintongeais font de la résistance »
(nouvelles éditions Bordessoules)

Les vacances sont terminées, le Boutillon est à nouveau disponible. Malheureusement nous avons perdu une de nos collaboratrices qui a travaillé avec nous sur le projet de grammaire saintongeaise, Annette Pinard, à la suite d'un cancer. C'est donc avec beaucoup de tristesse que nous ouvrons les colonnes de ce numéro 61.

Mais la vie continue. Dans ce numéro, nous vous proposons un peu d'histoire, avec la bataille de Jarnac, pendant les guerres de religion (page 4), racontée par un chanoine, et la vie d'un Saintongeais peu connu, Pierre Coupeaud, inventeur du cyclopousse (page 17).

Comme d'habitude, notre conteur Jean-Bernard Papi vous offre une histoire dont il a le secret (page 10). Et nous accueillons un nouveau conteur, Christian Robin (page 8). Tous les deux sont des amis que j'ai côtoyés à plusieurs reprises lorsque j'allais présenter mes ouvrages dans les salons du livre, avec Jean-Claude Lucazeau, Pierre Dumousseau et Jacques-Edmond Machefert.

Pour ma part, j'ai écrit un petit article sur le patois saintongeais qui, j'espère va entraîner des commentaires et des discussions (page 13).

En ce qui concerne les remarques de nos lecteurs, nous avions pris un peu de retard. Notre webmaster a profité des vacances pour en rassembler un certain nombre, relatifs aux trois derniers numéros, ils sont détaillés de la page 23 à la page 27. Ils sont pour la plupart intéressants et encourageants. J'en ai profité pour apporter des réponses, avec retard, à certaines questions posées. Merci de continuer à nous écrire.

Bien entendu la langue de nos anciens n'est pas oubliée, et nous avons sélectionné des textes en saintongeais et en poitevin (page 20). Quant à Charly Grenon, il nous parle de Paul Monteau (page 22).

Enfin, si vous avez des sculpteurs dans votre famille, contactez François Wiehn, qui a déjà écrit deux dictionnaires sur les peintres (page 12).

Et vous pouvez toujours naviguer sur notre site internet, http ://journalboutillon.com et notre page Facebook https ://www.facebook.com/journalboutillon pour consulter les Boutillons précédents.

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Sommaire

		Pages
La bataille de Jarnac racontée par le chanoine Édouard Martin	Pierre Péronneau (Maît' Piârre)	4
Histouère de France	Charly Grenon (Maît' Gueurnon)	7
Contes de la Charente : la grand-mère trop gourmande	Christian Robin	8
Récit d'un marin	Jean-Bernard Papi	10
On recherche … des sculpteurs		12
À propos de …		12
Quelques réflexions personnelles sur le patois saintongeais	Pierre Péronneau (Maît' Piârre)	13
Pierre Coupeaud, l'inventeur du cyclopousse	Cécile Négret	17
Les patoisants d'aûte fouès : Jean Joseph Tierce		18
La marquise dissit « Beurnocion » (patois saintongeais)	Pierre Péronneau (Maît' Piârre)	20
Une histoire en patois poitevin	Michel Renaud	20
Quelques livres à vous conseiller	Pierre Péronneau (Maît' Piârre)	21
Libertins libertines Vidéo		22
Charly Grenon raconte : Paul Monteau Vidéo	Charly Grenon (Maît' Gueurnon)	22
Les patoisants d'aneût : Danièle Cazenabe (La Nine) Vidéos		22
Kétoukolé	Joël Lamiraud (Jhoël)	23
A propos de : « les sots et l'internet »	Pierre Péronneau (Maît' Piârre)	23
Nos lecteurs nous écrivent	Pierre Péronneau (Maît' Piârre)	24

Le Boutillon vient de perdre une de ses collaboratrices.

Notre amie Annette Pinard est décédée.

Ancienne institutrice, elle a baigné toute sa vie dans le patois saintongeais, qu'elle parlait parfaitement.

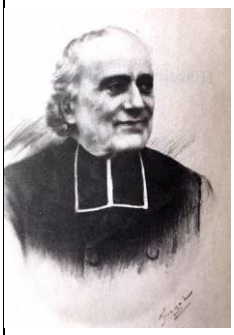
Avec René Ribéraud, nous l'avons sollicitée pour lancer notre grammaire saintongeaise. Vous la retrouverez en visionnant les premières vidéos qu'elle a réalisées avec nous. Elle s'est impliquée dans notre projet, elle nous a apporté ses compétences et son humour.

Puis la maladie lui est tombée brutalement dessus.

Le Boutillon adresse toutes ses condoléances à sa famille et à ses proches.

La bataille de Jarnac racontée par le chanoine Édouard Martin

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)



Édouard-Charles Martin naquit à Jarnac le 18 août 1842, et fut ordonné prêtre en 1865. Sa carrière ecclésiastique se résume à ses affectations dans les paroisses charentaises : vicaire de Barbezieux en 1865, de Saint-Martial en 1867, curé de Bourg-Charente en 1869, de Saint-Claud en 1876 et enfin de Châteauneuf en 1880, jusqu'à sa mort le 31 mai 1928.

Édouard Martin était connu pour ses recherches archéologiques et historiques. Il écrivit des notes sur sa paroisse de Châteauneuf, qui parurent dans le bulletin paroissial et dans la revue « Les cloches de Châteauneuf », tirées à quelques exemplaires sur une vingtaine d'années. Ses notes ont été regroupées dans un livre de 360 pages, paru chez Bruno Sepulchre en 1987 : « Histoire de Châteauneuf ». J'ai la chance de posséder cet ouvrage remarquable sur Châteauneuf et sa région, et je vous fais profiter d'un extrait relatif à une bataille qui s'est déroulée entre Jarnac et Châteauneuf le 13 mars 1569, au moment des guerres de religion, bataille au cours de laquelle mourut le Prince de Condé.

Mais pour vous raconter cette bataille, il faut rappeler le contexte historique. Lorsque le roi Henri II (fils de François 1er) mourut, en 1559, il laissait une veuve, Catherine de Médicis, et plusieurs enfants dont :

François, époux de Marie Stuart, qui devint roi sous le nom de François II ;

Élisabeth, qui devint reine d'Espagne en épousant Philippe II en 1559 ;

Charles (futur Charles IX), époux d'Élisabeth d'Autriche, roi de France à l'époque de la Saint Barthélémy ;

Henri (futur Henri III), qui dut abandonner le trône de Pologne pour devenir roi de France en 1574 ;

Marguerite (la reine Margot), épouse d'Henri de Navarre (futur Henri IV) ; le mariage fut annulé en 1599, ce qui permit à Henri IV d'épouser en secondes noces Marie de Médicis, qui lui donna un fils, le futur Louis XIII.

Après la mort d'Henri III en 1589, sans héritier, le trône de France échut à Henri de Navarre.

Et le Prince de Condé, me direz-vous, que vient-il faire dans cette histoire ? Fils cadet de Charles IV de Bourbon et de Françoise d'Alençon, Louis 1er Prince de Condé est le frère du roi Antoine de Navarre, et donc l'oncle du futur Henri IV (voir son portrait ci-contre). Une affaire de famille compliquée !

Il a d'abord servi le roi de France, et acquit une solide réputation en gagnant des batailles, à la tête de ses troupes. Mais après la mort d'Henri II, il se heurta à l'opposition de la famille de Guise, se tourna du côté des Protestants, et participa aux guerres de religion dans le camp des Réformés.

Après la paix de Longjumeau, en 1568, qui n'est en réalité qu'une trêve permettant aux deux camps de reconstituer leurs troupes, il rejoint La Rochelle avec Coligny le 19 septembre.

L'affrontement avec l'armée royale, commandée par le Duc d'Anjou (futur Henri III), eut lieu le 13 mars 1569, entre Jarnac et Châteauneuf. Blessé durant le combat, Condé tente de se rendre. Mais contrairement aux règles de la chevalerie, qui prévoyaient d'accorder la vie sauve à ceux qui demandaient grâce, il est assassiné d'un coup de pistolet par Joseph-François de Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou. Ce qui montre bien que l'objectif était d'avoir la peau du Prince.

On raconte que, promené sur une ânesse, son cadavre fut l'objet des quolibets de l'armée catholique avant d'être exposé pendant deux jours sur une table au château de Jarnac.

De cette histoire, les Catholiques (les Papistes) firent une chanson :

En l'an Quinze-cent soéxante-neu
Entre Jharnat et Châtauneû
Fut porté mort sur ine ânesse
L' pus grand ennemi de la messe.

A cette chanson, les Huguenots répliquèrent par une autre, pour vanter les mérites de l'amiral de Coligny, qui n'avait pas abandonné le combat :

Le prince de Condé
Il at été tué
Mais Monsieu l'Amirau
É teurjhou-t-à ch'vau
Avec La Rochefoucauld
Pour achever thiéllés Papaux !

Monument érigé à la mémoire de Condé sur le champ de bataille

Maintenant, je laisse la parole au chanoine Martin, qui va vous parler du déroulement de cette bataille.

Les Guerres de Religion — Bataille de Jarnac
Édouard-Charles Martin

Pendant un moment, sous le règne de Henri II, on oublia les querelles religieuses pour s'intéresser à la lutte de la France contre Charles-Quint, puis contre Philippe II et Edouard VI. Montmorency, Coligny, le duc de Guise surtout, qui acquit alors la réputation du plus grand capitaine de son temps, dédaignant leurs *discors*, rendirent alors à leur pays un prestige de gloire et de prédominance, dont le traité de Cateau-Cambrésis ne sut pas conserver tous les avantages.

Mais sous le règne du faible François II, en conséquence des intrigues de Catherine de Médicis, cette machiavélique Italienne qui s'étudiait à diviser pour régner et qui favorisait également, selon le besoin de sa cause, le parti alors tout-puissant de Guise et le parti adverse des Princes, c'est-à-dire du Roi de Navarre, de Condé et de leurs partisans, tous alors calviniste, les ambitions personnelle, les luttes de faction réapparurent sous le masque de la religion, allumèrent l'incendie des guerres civiles qui devaient assombrir le règne des trois lits d'Henri II, amonceler tant de ruines, faire couler tant de sang et, hélas, perdre tant d'âmes.

Nous ne rappellerons pas ces événements qui appartiennent à l'histoire générale, la conspiration d'Amboise, le triumvirat, le colloque de Poissy, l'incident de Vassy, qui devint le signal de ces guerres lamentables (1562).

Après l'assassinat du duc de Guise, par Poltrot, le traité d'Amboise donna un éclair de paix, mais une tentative d'enlèvement du jeune roi Charles IX par les Protestants amena de nouveaux combats, dans lesquels mourut glorieusement le connétable de Montmorency.

Entre temps, l'insidieuse Catherine de Médicis crut faire acte de bonne politique en visitant le pays d'Angoumois, plus particulièrement travaillé. C'est ainsi que le 18 août 1565, elle fit son entrée solennelle à Châteauneuf avec le roi Charles IX, alors âgé de 13 ans. Le soir, elle passa la Charente, en bateau, pour aller coucher à Jarnac.

Un troisième traité, celui de Longjumeau (1568), apporta une trêve de six mois, et la lutte recommença plus vive.

Le duc d'Anjou, qui devait devenir Henri III et n'avait encore que 17 ans, prit le commandement de l'armée catholique ou royale ; Condé et Coligny conduisaient les troupes protestantes.

Ce fut alors, en 1569, que se place la bataille de Jarnac, dont tous les préludes appartiennent à notre petite patrie de Châteauneuf.

Voilà, jour par jour, les évènements qui se sont passés dans notre cité.

En mars 1569, le château restauré après le grand siège de 1376, était occupé par un officier protestant, écossais d'origine, ayant sous ses ordres cinquante à soixante soldats.

Ce poste était important, car il gardait le seul pont de pierre, qui permit de traverser la Charente, entre Angoulême et Cognac.

Le général en chef de l'armée royale, Gaspard de Saulx, vicomte de Tavannes, assuré que le plan de Condé était de descendre de Saintes et de Cognac vers le midi, par Archiac et Barbezieux, résolut d'arrêter le mouvement qui eût rendu la défaite de l'ennemi impossible, en faisant diversion sur Châteauneuf.

D'Anjou, ou plutôt Tavannes, partit le **7 mars** de Verteuil, et vint camper à Montignac, où sa présence fut immédiatement révélée à Condé, par le gouverneur protestant d'Angoulème, le sieur de Saint-Même.

Le **8 mars**, les Catholiques campèrent au-dessous d'Angoulême, au sud de cette ville.

Le **9 mars**, l'armée tout entière s'achemina vers Châteauneuf, par Roullet et Saint-Estéphe.

Le château fit bonne résistance, mais attaqué sur son côté faible, au midi, par l'artillerie, il eut son entrée promptement démantelée. Le capitaine écossais se rendit avec les honneurs de la guerre ; mais il avait eu soin, auparavant, de faire démolir deux arches du pont, et de faire couler tous les bateaux de pêche, afin de rendre impossible le passage de l'armée royale sur la rive droite, où seulement aurait pu se faire la rencontre des adversaires ; Condé, en effet, avait échelonné toutes ses troupes sur cette rive, de Saint-Jean d'Angély à Jarnac.

Le **11 mars**, en attendant le convoi des vivres, provisions et services divers, Tavannes fit réparer le pont. Deux heures suffirent à La Bourdaisière pour mettre le passage en état et fortifier l'entrée du pont par un ouvrage de défense avancé.

Un bourgeois du nom de Tesseron fut chargé de renflouer les bateaux qui avaient été coulés et de préparer des chevalets pour l'établissement d'un pont de bateaux, à peu près à quarante mètres au dessous du pont, en face de la rue actuelle de l'abreuvoir.

Pour donner le change au Prince de Condé et l'empêcher de porter la masse de ses troupes sur Châteauneuf, Tavannes fit une diversion sur Cognac. Comme s'y attendait le général en chef de l'armée royale, le siège, commencé vers midi, fut sans résultat autre que celui de tromper l'ennemi et de l'empêcher de changer ses positions.

Néanmoins, au soir de ce jour, Condé, aussi habile tacticien qu'il était vaillant et intrépide soldat, entrevit le piège qui lui était tendu, et de Jarnac où il s'était rendu, prépara la retraite de ses troupes vers le nord, afin d'éviter la bataille qui paraissait imminente.

12 mars. Tavannes ne lui laissa pas le temps d'exécuter ce dessein. Le soir de ce jour, un pont était établi sur seize bateaux. Les officiers du convoi firent allumer de grands feux, sur la plate-forme du château (champ de foire actuel), afin de tromper sur le mouvement de l'armée catholique l'avant-garde de Condé, placée en observation sur les coteaux d'Étaules et de Pellegeais.

13 mars. - Vers le milieu de la nuit, à la faveur du clair de la lune, sortirent de la ville l'infanterie, par le pont de bateaux, et parallèlement, par le pont de pierre, la cavalerie royale. Le passage du fleuve dura deux heures. Grâce aux arbres qui bordaient la Charente, les soldats catholiques ne furent ni vus ni inquiétés, et purent s'organiser en bataille dans la vaste plaine de Saint-Sûrin et du Pétillon.

Au point du jour, ils s'avançaient en bon ordre, surprenant l'ennemi de plusieurs côtés à la fois et commençaient les premières escarmouches de cette grande journée.

Avant de partir de Châteauneuf, le jeune duc d'Anjou et ses principaux officiers avaient communié. Leur artillerie, encore très rudimentaire, ne comprenait que quatre canons et quatre couleuvrines.

Chaque armée se composait de vingt-trois à vingt-quatre mille soldats ou cavaliers. Cependant l'armée royale était notoirement moins nombreuse.

Désormais, la bataille de Jarnac n'appartient plus qu'à l'histoire générale de la France. On sait que les Protestants, refoulés sans cesse sur Jarnac, furent défaits, et que leur intrépide chef mourut, frappé de plusieurs coups de feu par Montesquiou, bien qu'il fût hors de combat et qu'il se fût rendu au chevalier d'Argence.

Il avait combattu héroïquement avec le bras en écharpe et une jambe cassée, le matin même, par un coup de pied de cheval ; soldat digne d'une meilleure cause, car il combattait contre son Roi et l'Église, sa mère, digne surtout d'une mort moins vulgaire, alors qu'il l'avait si souvent bravée sur les champs de bataille.

La bataille de Jarnac fut pour notre région le dernier épisode important de cette série d'intrigues, de crimes et de félonies qu'il est convenu d'appeler les guerres de Religion, qui prirent plus tard le nom également menteur de Ligue, rendirent si orageux les règnes de Louis XIII et s'achevèrent dans les folies et les excentricités de la Fronde.

Notons donc simplement, pour retenir ce qui intéresse exclusivement notre cité, que la suite du traité de Saint-Germain-en-Laye (1570), auquel la duplicité de Catherine de Médicis et l'ambition des Guise, devaient au jour lamentable de la Saint-Barthélemy, donner un si misérable démenti, les Religionnaires commencèrent des réunions cultuelles périodiques à Châteauneuf et à Lignières.

En 1572, le château relevait du Roi. Il était occupé par Maurice de la Barre, officier de l'armée royale. Deux ans plus tard, en 1574, les troupes catholiques passèrent la Charente, à Châteauneuf, pour aller faire le siège du château de Bouteville, dont les protestants s'étaient emparés, dans la nuit du Carnaval, alors que la garnison, tout à la joie de la fête traditionnelle, avaient oublié de surveiller les remparts.

En 1585, le duc de Mayenne, commandant de l'armée royale destinée à faire la campagne de Guyenne, car les grandes batailles auront lieu désormais loin de l'Angoumois, vint, en décembre, avec ses soldats, camper à Châteauneuf. En vain, les députés de la province et de la Saintonge vinrent l'y trouver et le supplier d'occuper promptement les villes de Pons, Taillebourg et Saint-Jean d'Angély, qui étaient au pouvoir des Réformés, il s'y refusa, alléguant la rigueur de la saison.

En réalité, il attendait pour agir les résultats de l'entretien qui se préparait entre Catherine de Médicis et Henri de Bourbon, entretien qui eut lieu à Saint-Brice le 26 septembre 1586, et qui demeura sans effet, l'astuce de la reine n'ayant pu avoir raison de la loyauté du Béarnais.

Après cette date, château et seigneurie de Châteauneuf appartiennent à la Dame de Mortemart, qui la transmet à Messieurs de Rochechouart, ses enfants.

Ceux-ci, en 1597, la vendirent au Duc d'Épernon, gouverneur d'Angoumois, baron de Lavalette, et acquéreur, à la même époque, de la Seigneurie de Vibrac.

Histouère de France
Charly Grenon (Maît' Gueurnon)

Enseignement libre non subventiouné p'rr l'Induque Natiounale
Et douné p'rr in çartain Gueurnon
(Le Subiet du 1er août 1955)

La yerre de cent ans

A l'a deuré quanteur-vingt-dix-neuf ans et douze mois. Philippe VI, en thieu temps roué de France, fut vainthiu à Crécy et pardit la ville de Calais ainsi que thielle de Bourdià. Le roué d'Ang'lletârre décida alours que tous lei jhors que Bon Yeu ameune, six beurgeois d' Calais y apporteriant lei kié d' leu ville attachée à n'in cordâ qu'y l'aviant autour dau cagouet peur à sule fin de se faire étran'yer.

Soué-disant qu'in bià matin, la reine oyut pitié et décit au roué :

- Mon boun animau, voulez-vous bein thytter thiès malhureux en paix, jhe vous prijhe ?
- Madame la Reine, vous n'en f'rez thieu qu' vous veudrez ! répounit le roué.

Alours, la reine leu bâilla à mangher et à bouère.

Duguesclin

O l'eit in Beurton, Beurtrand Duguesclin, thi boutit lei z'Ang'llais jhôrs de France. P'rrtout, i l'opérait p'rr ruse et étit teurjhou victorioux. Etait-y renfeurmé dans n'ine prison oub' lei cajhots d'in châtiâ qu'y truvait teurjhou mouèyen d' n'en sorti peur foute pis qu' jhamais la begande aux Ang'llais.

Y leur coursit tant et si beun qu'in biâ matin de 1372, y rédussit à lei z'enfeurmer teurtous dans la tour de Broue, en piein marais d' Saint-Sorlin, et lei fasit grâiller coum dei gratons dans n'in chaurdron.

Qu'en direz-vous de thieu Beurton ?...

Le Roué fou

Charles VI seugua Charles V thi govarnait la France souc l' Beurton Duguesclin. Sans éte dei pus maufasants, son rouègne fut ière bein bon paç'que l' pour' méchant fî d' loue, boun'ghens ! avait coum n'on dit la çarvelle en pagaille.

Fidiurez-vous qu'in jhor que, montu sû son ch'vau y traveursait la forêt dau Mans, in vieux bourgandien vîtu d'ine ripille bianche, se jheta à la tête dau canasson en jhûchant tout à pieine piâ :

- Arrête, roué dau Yâbe ! T'es jhaïssablle !

On désarme Charles VI ; i l'était fou.

Coument veulez-vous thi peuvisse mener à beun lei z'affaires dau govarnement ? O l'était bein c'mmode...

Lei Ang'llais — qu'avant, z'eux tout, pus souvent manqué d' pain que d' malice — n'en aviant peurfité peur retorner cheû-nous.

Jh'avions peurtant pas grand b'soin d' zeux peur éte hureux, vous en répond.

Jheanne d'Erc

Amprès avouère sauvé quasiment toute la France de l'évasion ang'llaise, ine jhène feille nournée Jheanne d'Erc eit prise — enceinte, auteurment dite — p'rr lei z'Ang'llais dans la ville de Compiègne. Amprès l'avouèr renfeurmée thieuques neuts dans n'in souterrain himide et freit, a fut condamnée p'rr in tribunau, r'voulutiounaire peursidé p'rr l'évêque Cauchon (beurnoncion, le groû goret !) à l'ête roûtie vive,

Peûs, sei cendes furant jhetées dans la Seine, à Rouéan.

Y l'étiant pas piniots dans thieu temps, nô !...

Louis XI

Louis XI, aux dires dei z'ins, fut in méchant roué : y rougnait lei malhureux, n'en fasait bâzi dans dei cajhots étreits vour n'on peuvait pas s' dévirer... D'amprès lei z'autes, y l'a rendu tout piein sarvice à la France en la débarrassant dei deurniers seigneurs. Moun avis à moué eit qu'y queurvait tout l' monde peur pas qu'o y èjhe de jhàloux et qu'y d'vait penser ç' qu'o l'avait dit in' aute :

« Queurvez-lei teurtous ! Le Bon Yeu saura beun rec'nneute lei son !

Souc son rouègne, Christoph Colomb, en crèyant aller aux Indes, découvrit l'Amérique. Son châffre rastit à n'ine réghion daû nouviâ monde, la Colombie, vour aneut n'on peut pu faire in pas sans rencontrer in Colombien.

Françouès 1er

Louis XII, seuccéssour dau roué de France Charles VIII thi avait montu sû le trône à la mort de Louis XI, oyut peur ghende in çartain Gu … euh, non ! pas Gueurnon, in çartain Françouès Ier. Remarquez que n'on peut s' gaurer de thieu, lei deux peursounaghes sont tous lei deux sorti dau coûté d' Cougnat !

Enfin, jhe disis don que la France était en yerre et que le ghénérau Bayard, au sarvice de Françoués, se battait alours quand in' erquebûse ang'llaise - p'rr haserd – le biessa-t-à mort. Le counétab'lle de Bourbon, l'argadant bazi, li décit :

- Jh'ai trop pitié de vous, Bayard.

- Bo ! O l'eit rein d' thieu ! Fazet don pas vout' apitouéyé, li répounit Bayard. Jhe bâzis en houme de beun et vous ai jhamais d'mandé reun !

Vouélà ine répounation thi fait houneur à nout' histouère.

Henri II

Henri II, fi de Françouès 1er, continussit la yerre conteur Charles-Thint, pis conteur son fi Phélippe II d'Espagne. Coum de jhusse, y fut victouèrioux et gagnit à la Paix dau Carteau-Camboun'zis quateur villes : Toul, Mes', Veurdin et Calais. O l'était teurjhou qu'autant ...

Pendant thieu temps, la relighion protestante était prêchée en Ghermanie p'rr Leuther et cheu nous p'rr Jhean Calvin. Ç' qu'y paraît qu'y l'étit calvinisse !

Protestants et catholiques s'étripirent don mitoyenn'ment pendant mais d' quarante ans.

Doux Jhasus!

N'on zou appele lei yerres de relighion.

Lei yerres de relighion

Jhe citerons ithy ine dei révortes principaudes dei yerres de relighion : la neut dau 24 d'août 1572 - jhôr de la Saint-Bartalémy - le roué Charles IX, commandé p'rr sa mère Cath'rine de Médicis, égorghit comb' de protestants. Que Thieù-qu'eit-en-jhaut lei vouèye, boun'ghens !

Le Roué n'en c'rrvit de jhonte thieuques semaines amprès. Le deigt de la Jhustice Dièvine s'était pousé sû li.

Bein fait!

In çartain Gueurnon !

Contes du fleuve Charente : la grand-mère trop gourmande

Christian Robin

Un petit nouveau dans le Boutillon, Christian Robin. Oh, o-l'ét pâ in biton de l'ân-née, il a déjà fait ses preuves dans le domaine de la littérature. Romancier, il a écrit plusieurs romans, notamment la série des « Sosthène Cagouillard » dont vous trouverez l'analyse du dernier ouvrage page 21. Il est également éditeur, et sa société « Koikalit » a produit le livre de Jean-Claude Lucazeau « Chroniques du clair de lune … et de l'autre ».

Il a écrit quelques contes pour le Boutillon, et vous avez la primeur du premier : « La grand-mère trop gourmande ».

C'était un brave boulanger, qui était tout seul pour élever sa fillette et faire cuire son pain. Il travaillait d'arrache-pied, jour et nuit, et produisait le meilleur pain de la région, tout en réussissant à s'occuper de la jeune enfant qui grandissait sans plus de soucis.

Un jour, le brave boulanger s'aperçut que sa farine était tant grumeleuse qu'elle en était inutilisable. Or, il avait prêté son tamis à la grand-mère Malvina qui habitait seule dans la forêt, de l'autre côté du fleuve Charente.

« Ma fille, dit le boulanger, je dois passer ma farine au crible ; va donc récupérer mon tamis chez ta grand-mère Malvina, afin que les gens du village aient leur pain pour demain. Mais fais attention, la grand-mère habite loin, et les routes sont capricieuses ! »

La fillette apprêta alors son petit panier avec son goûter : du pain à l'huile et un chausson aux pommes. Puis elle se mit en route.

Elle arriva au fleuve Charente qui, ce jour-là, avait anormalement grossi.

« Fleuve Charente, s'écria-t-elle, me laisseras-tu passer ?

- Oui, si tu me donnes ton chausson aux pommes ! »

Le fleuve Charente adorait les chaussons aux pommes : quelquefois, il y trouvait un pépin que le boulanger avait oublié et il le recrachait pour y planter un pommier.

La fillette jeta la viennoiserie dans le fleuve, et les eaux se retirèrent, le temps que la voyageuse puisse traverser.

Elle arriva à la Grande Porte, à l'orée de la forêt. Et la Grande Porte était hermétiquement close.

« Grande Porte, s'écria la fillette, me laisseras-tu passer ?

- Oui, si tu me donnes ton pain à l'huile ! »

La Grande Porte adorait le pain à l'huile : c'est que la forêt dont elle gardait l'entrée était très humide, et ses gonds étaient rouillés. Alors, le pain à l'huile était bienvenu pour les graisser.

La fillette donna son pain à l'huile à la Grande Porte, et celle-ci s'ouvrit pour la laisser passer.

Ainsi, la petite commença à s'enfoncer dans la forêt. Et celle-ci s'assombrissait de minute en minute, et elle accompagnait le voyage de la fillette de bruits divers : les branches et les vieux troncs craquaient et se plaignaient de leur âge qui leur donnait des rhumatismes, les faucons et les crécerelles caquetaient en la surveillant, et les sangliers s'écartaient de son passage en grognant et reniflant.

Enfin, la forêt s'éclaira et la fillette pénétra dans une petite clairière. Et au milieu de cette clairière, il y avait la maisonnette de la grand-mère Malvina.

La voyageuse frappa à la porte, qui était fermée.

« Grand-mère, grand-mère, s'écria-t-elle, descends ouvrir !

- Je ne peux pas, répondit une voix chevrotante. Je suis couchée et malade. Entre par la fenêtre.

- Elle est trop haute, je n'y arrive pas.

- Entre par la chatière !

- C'est trop petit !

- Alors, attends. »

La grand-mère Malvina se leva, descendit une corde et remonta la fillette par la fenêtre, puis retourna vite se coucher. La chambre était sombre. Et la fillette ne pouvait voir que dans le lit, il n'y avait pas de grand-mère Malvina, mais la terrible Ogresse de la forêt. L'affreuse créature avait mangé la grand-mère, tout entière, de la tête aux pieds, à l'exception des oreilles, qu'elle avait mises à frire dans une poêle, et des dents, qui cuisaient dans une petite casserole.

« Grand-mère, dit la fillette, mon papa voudrait récupérer son tamis, et il m'envoie le chercher.

- Il est tard à présent, répondit l'Ogresse. Je te le donnerai demain. Viens te coucher auprès de moi, tu dois être fatiguée.

- J'ai faim, grand-mère. J'ai dû donner mon goûter au fleuve Charente et à la Grande Porte pour venir jusqu'ici, et je n'ai rien mangé. Je voudrais d'abord dîner.

- Prends les haricots qui cuisent dans la petite casserole. »

C'étaient les dents qui s'y trouvaient. La fillette les remua avec une cuiller, puis dit : « Grand-mère, tes haricots sont trop durs ! Ils ne sont pas assez cuits !

- Alors, mange les beignets qui sont dans la poêle. »

C'étaient les oreilles qui s'y trouvaient. La fillette les tâta avec une fourchette.

« Grand-mère, s'écria-t-elle déçue, ils ne sont pas assez croustillants.

- Alors viens te coucher, tu mangeras demain. »

La fillette s'étendit auprès de la grand-mère qui salivait déjà à l'idée du bon petit déjeuner qui l'attendait le lendemain matin. Elle lui toucha une main et dit :

« Grand-mère, pourquoi as-tu des mains aussi poilues ?

- C'est que je portais trop de bagues à mes doigts ! »

Elle lui toucha la poitrine et lui dit : « Grand-mère, pourquoi as-tu une poitrine aussi poilue ?

- C'est que je mettais trop de colliers à mon cou ! »

Elle lui toucha les hanches. « Grand-mère, pourquoi as-tu les hanches aussi poilues ?

- C'est parce que je portais un corset trop serré ! »

La fillette lui toucha les oreilles, puis les joues et le nez, et se dit qu'elle ne se souvenait pas que la grand-mère avait des oreilles si poilues et des verrues aussi grosses et aussi poilues sur les joues et le nez. Alors elle comprit que ce n'était pas sa grand-mère Malvina qui se trouvait là, dans ce lit, à côté d'elle. Son père lui avait souvent parlé de l'Ogresse qui terrorisait la région et qui vivait on ne savait où ; c'était sans doute cette affreuse créature qui avait pris la place de la grand-mère après l'avoir dévorée.

Alors, la fillette dit : « Grand-mère, je ne peux pas m'endormir si avant je ne vais pas au petit coin !

- Eh bien, va dans l'étable ; je te descendrai par la trappe et puis je te remonterai. »

Ainsi, elle attacha la fillette avec une corde et la descendit dans l'étable. Une fois arrivée en bas, la fillette se dégagea et attacha une chèvre à la corde.

« Tu as fini ? s'écria l'Ogresse. Il t'en faut, du temps !

- Un petit instant. » Elle acheva d'attacher la chèvre. « Voilà, j'ai fini. Tu peux me hisser ! »

L'Ogresse tira sur la corde, et pendant ce temps, la fillette ouvrit l'étable et s'enfuit, non sans avoir récupéré le tamis que l'Ogresse avait jeté dans un coin. A force de tirer, l'Ogresse ramena la chèvre. Alors, elle comprit et se mit à hurler de rage. Puis elle partit en courant derrière la fugitive.

L'Ogresse courait vite, mais la fillette courait presque aussi vite, et la vile créature avait bien de la peine à la rattraper ! Mais, peu à peu, elle se rapprochait !

La grande forêt fut ainsi traversée, puis la fuyarde arriva à la Grande Porte.

« Grande Porte, s'écria l'Ogresse, ne la laisse pas passer !

- Bien sûr que si, répondit la Grande Porte. Cette enfant a été bonne pour moi, elle m'a donné du pain à l'huile ! »

Et la fillette franchit la Grande Porte en courant. Mais comme celle-ci se refermait lentement, l'Ogresse eut à son tour le temps de passer !

Puis ce fut le fleuve Charente qui apparut.

« Fleuve Charente, s'écria l'Ogresse, ne la laisse pas passer !

- Bien sûr que si, répondit le fleuve Charente. Cette enfant a été généreuse, car elle m'a donné son chausson aux pommes ! »

Le fleuve retira ses eaux, et la fillette traversa.

« Misérable ruisseau ! cria l'Ogresse. A partir de maintenant, je viendrai faire mes besoins dans tes eaux ! » Et elle se précipita pour traverser à son tour.

Mais le fleuve, furieux d'avoir été ainsi injurié, grossit d'un coup, et l'Ogresse fut emportée par le courant. On ne la revit jamais plus !

A la nuit, la fillette fut de retour avec le tamis, et aussitôt, le boulanger se mit au travail. Et dès le lendemain, les gens du village tombèrent d'accord sur un point : jamais ce pain n'avait été aussi bon !

Frédo. Récit d'un marin

Jean-Bernard Papi

– Frédo ! cria une voix de femme crispante comme un silex rayant une vitre, va jouer au diable pour l'amour de Dieu ! Tu m'empêches de suivre mon feuilleton à la télé ! Pose ta console et fiche nous la paix ! Si c'est pas malheureux ce gosse, sans cesse dans nos pattes avec sa console et ses jeux stupides ! Et, je te le fais remarquer, toujours au moment où on regarde "Les feux brûlants de l'amour". Il a bouffé comme quatre à midi, devrait maintenant faire une sieste et nous foutre la paix, que déjà dans une caravane y a pas moyen de se remuer... Mais faut qu'il soit là, à nous casser les pieds !

– Frédo, nom de Dieu ! s'enflamma depuis cette même caravane une deuxième voix féminine, plus claire que la première, écoute au moins une fois dans ta vie ta pauvre grand-mère qui s'échine à te donner une existence de milord et que tu ne respectes pas plus qu'une bouse !... C'est chaque année la même chose, tu nous gâches nos congés ! L'an dernier à Arcachon tu t'es cassé la jambe, l'année d'avant à Pornic t'as eu la rougeole ! Je me demande ce que tu vas inventer cette fois !... A dix ans bientôt, tu pourrais travailler pendant tes vacances, comme Chili et Ahmed ! D'ailleurs l'an prochain, tu feras comme eux, tu iras chez monsieur Joufflu turbiner à la station-service, avec le bossu.

– Non maman, pas chez Joufflu, c'est un vrai saligaud, un vieux cochon ! Demande à Chili et à Ahmed ! Avec le bossu, ils les tripotent là où ils rangent les pneus.

– Ce gamin parle mal que c'en est pas croyable ! soupira une voix mâle et fatiguée depuis une vieille Peugeot marron parquée à l'ombre d'un pin. Causer ainsi de monsieur Joufflu qui s'occupe si bien des gosses de notre banlieue ! Même qu'on a mis sa photo dans Paris-Match... Toutefois, s'il est vrai qu'il tripote les gamins ...

– Tais-toi donc, vieux con, on ne t'a rien demandé ! riposta l'une des dames alors que retentissaient les échos d'une correction et que le dénommé Frédo hurlait dans les aigus.

Je suivais cette pittoresque conversation de mon voilier, lequel avait failli couler après avoir heurté un haut-fond quelques jours auparavant. J'attendais un technicien, une nouvelle voile et un nouveau moteur pour pouvoir reprendre le large. Pour tuer le temps j'épiais donc cette intéressante famille de parisiens. Non que je sois voyeur, mais elle piquait ma curiosité. J'avais compté les personnages : un couple de grands-parents, leur fille et son rejeton, le dénommé Frédo plus deux molosses baveux de race incertaine. Ces vaillants estivants avaient réussi, après avoir traversé l'épaisse forêt de pins de la Coubre par des sentiers de sable et de cailloux, à parquer une caravane bosselée et déglinguée au ras de la mer. Juste au sommet d'une petite dune dépourvue de végétation. Elle dominait, comme un bunker de ferraille grisâtre un petit bout de plage où se baignaient une douzaine de familles venues du camping de Bonne Anse, à vingt minutes à pieds.

La caravane était arrivée la veille, dans un grand fracas de boîte à vitesse malmenée. Depuis lors, comme s'ils étaient en représentation, nos personnages s'engueulaient ou talochaient le gamin dont les moindres gestes semblaient devoir déclencher des catastrophes. Hardiment, ils s'étaient installés à deux pas du panneau qui précisait qu'il était strictement interdit de camper à cet endroit et on peut dire, en entendant les réflexions des baigneurs, qu'ils faisaient des envieux. Les deux molosses, conscients sans doute de ce privilège indu, interdisaient tout approche de la caravane en aboyant presque sans interruption.

Le soir même je croisais ce Frédo, un rouquin au visage tranchant et chiffonné de mal nourri, avec une démarche de héron maigre et haut sur pattes. Une méfiance l'habitait mais à sa manière de m'observer par en dessous, de m'évaluer même, avec des yeux fureteurs et vifs, je devinais qu'il était d'un naturel curieux.

– Salut ! Alors c'est toi le terrible Frédo ?

– Frédéric, s'il te plaît. J'ai dix ans et demi. Je suis un Chevalier du zodiaque et un dragon Ninja. J'ai des pouvoirs et si tu cherches la bagarre, je suis capable de te réduire en poudre...

– Tiens donc, un dragon... Effectivement, tu m'as l'air costaud pour ton âge et je ne lutterai pas avec toi pour tout l'or du monde... Dis-moi, comment avez-vous fait pour arriver jusqu'ici, avec cette caravane ?

Toujours ces questions terre à terre de grande personne. Il leva ses maigres épaules d'un geste fataliste.

– Mémère et pépère ont poussé pendant que maman conduisait. Toute la journée on a mis. On s'est enlisé trois fois. Maman voulait cette place parce qu'elle dit que si on va au bord de la mer, il faut être vraiment au bord de la mer et pas à dix kilomètres. Elle dit aussi que ça fait râler les gens du camping de nous voir plantés là et que rien que pour ça, ça vaut la peine de s'être fatigué... Maman, elle se faufile toujours devant les autres, et quand quelqu'un rouspète, elle crie plus fort que lui. Parfois elle l'injurie. Elle déteste tout le monde. Elle a toujours raison de toute façon... Soupir de Frédéric qui reste silencieux quelques secondes puis reprend. J'aime pas ma maman. Elle dit que je suis un boulet dans sa vie. Quand elle est en colère et que j'ai fait une bêtise, elle m'enferme dans un cachot tout noir, sans manger. Ce sont les chiens qui me gardent et qui bouffent mon repas. Je les entends derrière la porte qui avalent mon dessert en faisant claquer leur grosse langue, plaf, plaf... J'aime pas mémère et pépère non plus. Ils me détestent parce que j'ai pas de papa. Ils préfèrent les chiens. Mémère dit que c'est plus affectueux. Elle se plaint tout le temps et me bat encore plus fort que maman. Elle dit que c'est de ma faute si elle a des varices et des rhumatismes. Pépère laisse faire. Il lit son journal toute la journée, enfermé dans sa saloperie de Peugeot... Et toi, qu'est-ce que tu fabriques ?

– Je suis venu en bateau et je suis en panne. J'attends le mécano pour pouvoir repartir.

– T'es un navigateur solitaire ?

– Si on veut oui, puisque personne ne voyage avec moi. Je convoie des bateaux pour les clients d'un constructeur. Tu n'as pas de frère ou de sœur ?

– Non. J'ai juste des copains, Chili et Ahmed. Quand on sera grands, on sera justiciers. On vivra seuls sur une planète inconnue.

– Frédo ! bon Dieu, que fais-tu encore à parler avec un étranger ! Je t'ai dit de ne pas répondre aux gens qui t'adressent la parole. Va jouer sur la plage avec ton seau et ta pelle, bordel, ou je descends m'occuper de toi !

– Oui maman !

– Bon, et bien salut Frédéric et bon courage mon vieux. J'accompagnai d'une tape fraternelle sur l'épaule.

– Au revoir. Viens quand même me voir, quand je serai sur la plage. Puis en chuchotant : fais pas attention à eux, c'est des cons. Quand on se reverra, je te raconterai les aventures des Chevaliers de l'Espace... Je voudrais bien que tu m'emmènes en bateau, tu le feras n'est-ce pas, quand il sera réparé ?

– Oui, si je le peux.

Je restai néanmoins à une distance raisonnable du gosse. Je ne me sentais pas de taille à affronter sa mère, une redoutable femelle de plus de cent kilos, laide et mafflue, qui se pavanait en caleçon rouge devant la caravane en suçant des esquimaux glacés. J'observais par contre. Le jour suivant, après sa première gifle suivie d'une rafale d'injures, Frédéric descendit sur la plage par un petit sentier qu'il avait fait la veille. Il portait un seau de plage, une petite pelle et un fagot de branchettes probablement ramassées dans le bois voisin. Une fois arrivé au pied de l'escalier il prit, me semble-t-il, des mesures et des points de repères autour de la caravane à l'aide d'une ficelle et d'un bambou de canne à pêche. Il faisait ça avec un sérieux et une minutie d'ingénieur, plantant des jalons à des intervalles qui me paraissaient quelconques, mais toujours hors de portée de la marée. Je le suivais, avec mes jumelles, qui escaladait la dune, passait sous la caravane, s'accrochant aux deux ou trois touffes d'oyat ou de liseron pour enfoncer ses piquets selon un plan connu de lui seul.

Puis un matin, il commença des travaux de terrassement. Il creusa comme un forçat aux endroits où il avait planté ses repères et jeta à la mer nombre de seaux de sable. À la place il déversa un nombre égal de seaux d'eau. Il agissait toujours avec la même application. Au fil des jours il travailla jusqu'au coucher du soleil et ne s'accorda que quelques minutes pour le repas et la baignade. Avant de creuser une nouvelle cavité, il vérifiait, avec sa ficelle et son bambou s'il ne s'était pas trompé dans ses calculs et si le jalon était à la bonne place.

Un méticuleux ce garçon tout de même, pensais-je, décontenancé par ce jeu incompréhensible. En fouillant dans mes souvenirs d'enfant, je n'y découvris rien qui exigeât tant d'efforts, tant d'actions diverses déployées sur une si grande surface et surtout pendant autant de temps. Peut-être se construisait-il une hutte ou cherchait-il un trésor ? Allez savoir. En tout cas la caravane lui fichait la paix. D'autres gosses, intrigués, étaient venus rôder. Il les avait embauchés et avait surveillé leur travail avec une rudesse tatillonne de chef de chantier. Mais leur contribution ne dura guère, comme si le divertissement manquait d'attrait.

Durant deux jours, j'oubliais Frédéric, accaparé par le mécano enfin arrivé avec le matériel. Celui-ci me fit un dépannage de fortune, juste de quoi regagner La Rochelle où l'on terminerait les réparations en cale sèche. En attendant, la plus petite tempête risquait d'être fatale au voilier. Mon départ tombait à pic, je commençais à me lasser des imprécations de la dondon, des criailleries de mémère, des jérémiades de pépère et des hurlements des cabots. En vérité, j'étais malheureux de ne pouvoir intervenir. J'optais donc pour la fuite. Cependant, avant de lever l'ancre, je devais faire mes adieux à Frédéric. Il avait besogné, le bougre. La petite dune et la caravane, étaient emprisonnées par un réseau de rigoles et de puits creusées à la pelle. Ils étaient de formes diverses et dans les plus profonds un enfant aurait pu se tenir debout. De l'eau stagnait au fond. Les mêmes inexplicables trous, criblaient la pente de la dune, du bas jusqu'en haut.

Frédéric paraissait très satisfait de son travail. Vu d'un peu loin, on aurait dit la représentation agrandie d'un circuit imprimé d'électronique, avec ses câbles, ses capacités, ses résistances, ses transistors et tout le saint-frusquin de ce genre de bidule.

– Et ça sert à quoi tout ça, Frédéric ?

– J'ai vu ça à la télé, quand Goldorac détruit le repaire des méchants. Le professeur dans le dessin animé a très bien expliqué le truc. C'est une sorte de machine, un capteur d'énergie, en liaison avec la force noire des étoiles. Je sais que ça va fonctionner.

–Très bien, mais c'est destiné à quoi ?

– C'est fait pour faire disparaître la dune, me répond tranquillement cet innocent.

Je ne pus m'empêcher de rire.

– Rien que ça ! Explique-moi un peu mieux, ça pourra me servir dans ma vie de navigateur.

– Ça fait appel aux forces cosmiques. Ça agira pendant la grande marée, dans trois jours. Je me suis renseigné auprès des pêcheurs, l'eau montera jusqu'ici. Il me montre un trou oblong, un trou quelconque relié aux autres par une sorte de caniveau. Alors moi je me cacherai, je dirai les paroles du professeur et la dune disparaitra dans la mer avec la caravane, maman, mémère, pépère et les chiens.

– Sacré môme, tu as de l'imagination ! Tâche de la garder intacte et travaille bien à l'école. Et puis ne sois pas déçu si la machine de Goldorac ne fonctionne pas. La forêt de la Coubre n'est pas la planète des dragons de l'espace. Après tout, tes parents ne sont pas si mauvais que ça, hein ? J'en ai connu de pires. Tu verras, tu les jugeras autrement quand tu seras grand.

Il ne me répondit pas et se contenta de me jeter un coup d'œil où se mêlaient le défi et le mépris. Je l'embrassais, en profitant d'un instant d'inattention des géniteurs cerbères. On pouvait les entendre d'ailleurs qui se chamaillaient sans pudeur, collés comme des bulots sur leur promontoire miné par un petit garçon qui croyait aux pouvoirs des justiciers venus du cosmos. Je lui promis que nous ferions une promenade en mer dès que le bateau serait en état. Il me fit force signes d'adieux pendant que je lançais le moteur.

Il ne s'était pas trompé en ce qui concerne les grandes marées d'équinoxe. Elles eurent lieu le lendemain de mon départ et provoquèrent d'importants dégâts sur toute la côte. Dans La Rochelle on ne parlait que d'un bizarre accident survenu non loin de Bonne Anse, dans lequel avaient disparu trois adultes et deux chiens. Le récit était en première page du journal régional avec la photo du seul survivant, un petit garçon roux haut sur pattes avec un visage mince et des yeux fureteurs. La dune avait disparu, fondue dans l'océan comme un morceau de sucre dans l'eau chaude, entraînant au fond des eaux la caravane et ses locataires. Par chance, l'enfant n'était pas avec eux à ce moment-là. Le journaliste supposait que des eaux souterraines avaient sapé la dune. Il présumait que les corps avaient été entraînés au large par les courants. Les gens ne sont pas prudents, écrivait-il. Du baratin tout ça.

J'ai loué une voiture pour retourner à Bonne Anse. Pourvu qu'il soit encore dans le coin. Bon Dieu, j'avais oublié ! Une vieille histoire que l'on se raconte entre marins. Un pêcheur portugais m'avait affirmé avoir été sauvé par l'un d'eux, un soir de tempête au cap Saint-Vincent. À Lagos au Portugal, ils ont même leur statue, une sorte de cosmonaute bariolé. Le Portugais était intarissable. Et saoul comme cent bourriques. « On dirait des mômes, avait-il dit. Ne rigole pas putain ! Je ne suis pas le premier à les avoir vus qu'il bafouillait. Et de citer Saint-Exupéry... Ben oui, le Petit Prince, la panne dans le désert, la petite planète avec la rose, le renard et tout ça... »

En arrivant à Bonne Anse le gamin avait disparu à son tour. Et personne ne savait où il était allé. Mais il avait pensé à moi car une semaine après, avant de quitter le port de La Rochelle, à la Capitainerie on me remit une enveloppe. Elle contenait un carton sur lequel il était écrit « Bons souvenirs de Fredo, Chili et Ahmed. Car cela fut, ou cela ne fut pas. »

La missive n'était pas signée.

http ://www.jean-bernard-papi.com/

On recherche … des sculpteurs

Notre ami François Wiehn, auteur de deux ouvrages sur les peintres en Charente-Maritime, dont nous avons déjà parlé dans des précédents « Boutillon », se lance maintenant dans un dictionnaire sur les sculpteurs. Voici son message, nous espérons que vous lui ferez bon accueil :

« Pour la préparation d'un dictionnaire sur les sculpteurs de Charente et de Charente-Maritime nés ou y ayant vécu et décédés à ce jour, je cherche tous renseignements même minimes. Vous pouvez me contacter soit au 06 80 95 31 54 soit : francois.wiehn@hotmail.com »

À propos de …

De la chanson de la bique

Alain Charrier, complice de Pierre Dumousseau dans son spectacle sur Gaston Couté, nous envoie un enregistrement :

« Dans le N° 59 du Boutillon des Charentes (page 12), je trouve "La chanson de la bique"... Le rythme et la métrique me rappellent une autre vieille chanson remise en musique par le groupe Malicorne dans les années 70.

Les paroles de la Bique sur l'air du Prince, voilà ce que ça donne. Accompagnement à la guitare sommaire et enregistré avec les moyens du bord ».

Cliquez : chanson de la bique

« Hêtre à poil, charme à dents » (Boutillon n° 60)

Les feuilles de hêtre et de charme se ressemblent.

Pour les différencier (mais ce n'est pas évident), les feuilles de hêtre ont du poil sur le pourtour (photo n° 1), et celles de charme ont des dents (photo n° 2).

« Être à poil charme Adam». Plusieurs lecteurs ont trouvé, dont Jean-Luc Buetas, Laure Lizlow, Claudine Escouvois, Michel Boucard …

Feuille de hêtre

Feuille de charme

Quelques réflexions personnelles sur le patois saintongeais

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Je ne suis ni linguiste ni ethnologue. Alors j'ai décidé d'être pragmatique, et de parler du patois tel que je le ressens, quitte à m'attirer les foudres de quelques puristes. J'ai vécu toute mon enfance à Colombiers, un village situé entre Saintes et Pons. C'était dans les années 50, et l'on entendait encore les habitants, pas seulement les paysans, parler patois. J'ai baigné dans cet univers, j'ai entendu le patois, et même si l'on nous interdisait de le parler à l'école, nous nous laissions aller pendant les récréations, et la maîtresse ne disait rien. Cela reste ancré dans mon esprit et dans mon cœur.

J'ai quand même un avantage, mon grand-père s'appelait Marc Henri Évariste Poitevin, plus connu sous le nom de Goulebenéze. Même si je ne l'ai pas longtemps côtoyé, car il était souvent parti en tournée pour donner des spectacles, je l'ai vu, je l'ai entendu, et dès que j'ai su lire, je me suis plongé dans un ouvrage de lui, que nous détenions à la maison, les « Œuvres complètes » datées de 1931. J'ai lu ses textes avec beaucoup de plaisir, alors que je n'avais qu'une dizaine d'années, et lorsque je tombais sur un mot dont j'ignorais le sens, ma grand-mère avait souvent la réponse.

Par la suite, la vie professionnelle m'a éloigné de la Saintonge et de son patois, sans toutefois perdre complètement le contact. Mais c'est seulement en 2001, lorsque l'heure de la retraite est arrivée, que je me suis de nouveau intéressé à la culture saintongeaise, en écrivant, avec Charly Grenon, un livre sur mon grand-père aux éditions du Croît vif : « Goulebenéze, le charentais par excellence », édité en 2007.

Dans la mesure où j'ai dû saisir, pour cet ouvrage, près de quatre cent textes de Goulebenéze, la plupart peu connus, dont 80% étaient écrits en patois, je me suis à nouveau attaché de très près à cette façon de parler, en me plongeant dans les ouvrages de référence présents dans ma bibliothèque.

Le patois saintongeais c'est quoi ?

Le patois, ce n'est pas seulement une affaire de vocabulaire. C'est surtout une tournure d'esprit, une façon de parler avec une intonation qui n'appartient qu'aux Saintongeais, un humour particulier fait d'autodérision et de moquerie, dans lequel la vulgarité n'a pas sa place. Le patois, on ne peut pas en saisir toutes les subtilités si l'on n'a pas, tout jeune, écouté sa musique dans la bouche des anciens.

Il est trop souvent tourné en dérision. Pour certains, écouter du patois, c'est s'attendre à passer un bon moment de « franche rigolade ». Mais il faut se souvenir que le patois est la langue de nos anciens, et que ceux-ci avaient rarement l'occasion de « rigoler ». Leur langage reflétait parfois leur joie, mais le plus souvent leur peine, leurs émotions et leurs soucis de tous les jours. C'est donc un vrai plaisir pour moi de lire et d'écouter des textes qui reflètent la sensibilité de leur auteur. Certes, écrire des textes en saintongeais n'est pas une chose facile, il faut du talent et du travail. Ça se mérite, mais la récompense est au bout.

Le patois, on peut encore l'écouter en se promenant à la foire de Saintes, le premier lundi du mois, du côté du terrain blanc, près du Hall Mendes France. C'est le lieu de rencontre des habitants de la campagne qui se retrouvent pour y parler de leur vie quotidienne. C'est là où Jean-Claude Lucazeau trouvait son inspiration. Ou encore lors des foires de Rouillac, Matha et Pont-l'Abbé-d'Arnoult. Il suffit de s'arrêter et d'écouter.

Il y a quelque temps, j'ai entendu une discussion très amusante, entre des personnes d'une soixantaine d'années :

« Alors, Père Badureau, va-t-ou ?
- Oh, pas piangh'ment, jhe vins de chez le mét'cin, rapport à mes rhumatiss'.
- Ah bon ? Et qu'a-t-i dit ?
- I m'a dit que peur pas avouère de rhumatiss', o foulait mourit jhène !
- Ol ét in charlatan, vout' mét'cin. Et amprès, qu'at i fait ?
- Amprès ? I m'a d'mandé vingt-trouès uros parié ! »

Et encore :

« Créyez-vous qu'i-l'ét sot, moun houme ! I vat-à la fouère peur s'ajh'té ine casquette, i r'vint anvec ine paire de bots ! ».

Et celle-ci, entendue chez Bruno, le marchand de journaux de Brizambourg :

« Aneût, jh'ai tous mes p'tits drôles en vacances !
- Et combin en as-tu ?
- Jh'en ai douze !
- Eh beun, o deut t' coûter cher, au moument des étrennes ! ».

Mais le dialogue le plus connu, qui montre bien la subtilité du parler saintongeais, est le suivant. Deux hommes sont attablés, trinquant avec chacun un verre de bon *vin bian*.

« O s'rait b' deumaghe qu'o seyisse bu peur des sots, dit l'un après avoir avalé une gorgée.
- O-l' at peurtant point longtemps qu'o-l'at été fait, répond l'autre avec un grand sourire moqueur ».

Cette discussion très courte perd toute sa saveur si elle est racontée en français. D'où la difficulté de « traduire » le patois saintongeais en français, et inversement.

Le mot « patois » est-il péjoratif ?

C'est ce que pensent certains « érudits ». Ils préfèrent les mots « parlange », ou « dialecte », ou encore « langue ». En réalité, il existe quatre modalités d'expression autour du saintongeais, comme d'ailleurs autour de tout langage :

une forme véhiculaire, que l'on peut appeler « langue », en voie de disparition, mais encore vivante, et que l'on entend lors des foires régionales ;

une forme littéraire, que l'on peut appeler « patois », grâce aux spectacles des patoisants, des troupes de théâtre ou des groupes folkloriques, et à des revues telles Le Boutillon des Charentes, la Sefco, le magazine Xaintonge etc. ;

une forme rhétorique, avec toutes les publications comme les glossaires, dictionnaires, lexiques et grammaires, et les recherches sur le terrain, notamment celles d'Éric Nowak ;

une forme historique, relative à la recherche des origines, dont Raymond Doussinet est un bon exemple.

Le mot « patois » est récusé par les adhérents à l'UPCP (L'Union pour la culture populaire en Poitou-Charentes-Vendée, actuellement UPCP-Métive), adeptes d'un langage unifié pour le poitevin et le saintongeais, qui lui préfèrent le mot « parlange », à leurs yeux moins péjoratif, ce qui leur permet certainement de monter des dossiers en vue d'obtenir des subventions.

En ce qui me concerne, cela ne me gène pas de parler du « patois ». Je sais que pour Charly Grenon, le mot viendrait du latin « pater », le père, ce qui a donné « la patrie ». Le patois serait la langue de notre petite patrie : c'est joliment dit, vous ne trouvez pas ?

Quelques idées reçues

Avant d'aborder des aspects plus précis du patois saintongeais, je voudrais réfuter quelques idées reçues.

Certains prétendent que le patois est différent d'un village à l'autre. C'est une idée fausse, sans cela comment les gens de l'époque auraient-ils pu se comprendre ? Certes il pouvait y avoir quelques nuances dans la prononciation de certains mots, mais c'était anecdotique. Il n'y a pas un patois oléronais, un patois gabaye, un patois de Matha etc. Il y a un patois saintongeais avec quelques différences non pas d'un village à l'autre, mais d'une région à l'autre. Actuellement, en France, quand un Alsacien et un Marseillais discutent en français, ils se comprennent malgré la différence d'accent et de vocabulaire. Il en était de même pour nos Saintongeais.

Par contre, il y a des terminologies spécifiques selon les métiers exercés. Ainsi chez les habitants de la côte, qu'on appelle les *« thius salés »,* il existe un vocabulaire lié à la pêche et à l'ostréiculture. Voici quelques exemples :

bordaque : huître de mauvaise qualité ;
rouabler : décaper le fond d'une claire ;
abotiâ : talus séparant deux claires contigües ;
boguet : pelle de marais salant ;
etc.

Chez les *« boisillés »,* les Saintongeais de l'intérieur, il existe également tout un vocabulaire lié au travail de la terre et de la vigne :

tirer les cavaillons : enlever les mauvaises herbes au pied des ceps de vigne ;
arrée : labourage ;
visant : variété de cépage, pied-mère, pour la vigne ;
veursour : versoir de la charrue ;
jhuye : courroie de cuir servant à lier le joug aux cornes des bœufs ;
etc.

Une autre idée reçue consiste à dire que le patois est du français déformé. Je considère que c'est une erreur. Le patois existait bien avant le français. Outre le partage de la France entre langue d'oïl et langue d'oc, à l'intérieur de ces deux grands ensembles il existait une foule de langages différents selon les provinces.

C'est François 1er qui décida, par l'ordonnance de Villers-Cotteret en 1539, que les textes officiels qui, jusqu'alors étaient rédigés en latin, langue que plus personne ne comprenait, le seraient dorénavant en « langage commun ». Et le langage choisi pour être la langue française fut le patois de l'île de France. Vous imaginez les conséquences si le Roi, qui était Saintongeais puisque né à Cognac, avait choisi le patois saintongeais comme langue « officielle » ? Le patois n'aurait pas pu être interdit à l'école, puisque cela aurait été la langue qu'il fallait parler.

En réalité, cette ordonnance ne fit qu'entériner un mouvement commencé depuis le 13ème siècle, les notaires écrivant progressivement leurs actes dans la « langue maternelle », puis en français, à la place du latin.

Le patois saintongeais, d'où vient-il ?

C'est un langage qui s'est forgé au fil du temps, qui s'est transformé, et qui s'est nourri du vocabulaire apporté par tous les peuples qui ont envahi notre région.

Nous ne connaissons presque rien de la langue des Santons en particulier et des Gaulois en général, sauf quelques vestiges que l'on retrouve dans le patois saintongeais et dans le français.

Raymond Doussinet, dans son livre « Le parler savoureux de Saintonge », a relevé plusieurs mots patois d'origine gauloise :

le bran : le son (pour nourrir l'animal) ;
le chail : le caillou ;
la vargne : l'aulne ;
la bourde : l'étai ;
la groie : le terrain caillouteux ;
le dail : la faux ;
le breuil : la futaie (ce qui a donné Breuillet, la patrie de Jacques-Edmond Machefert) ;
etc.

Il faut dire que la conquête romaine a noyé la langue des Santons, en imposant le latin, ou plutôt un latin déformé parlé par les soldats des légions, qui étaient en grande partie des étrangers à Rome, et qui a évolué jusqu'au Moyen Âge. Raymond Doussinet nous donne des exemples de mots saintongeais issus du latin ou du bas-latin :

biber : boire, du latin bibere ; thieû drôle me bibe le sang ! (c'est ce que dit la mère d'un enfant insupportable) ;
arentelle : toile d'araignée du latin aranea ;
vime, osier, du latin vimen ;
fayant, hêtre, du latin fagus ;
nore, belle-fille, du bas-latin nora ;
etc.

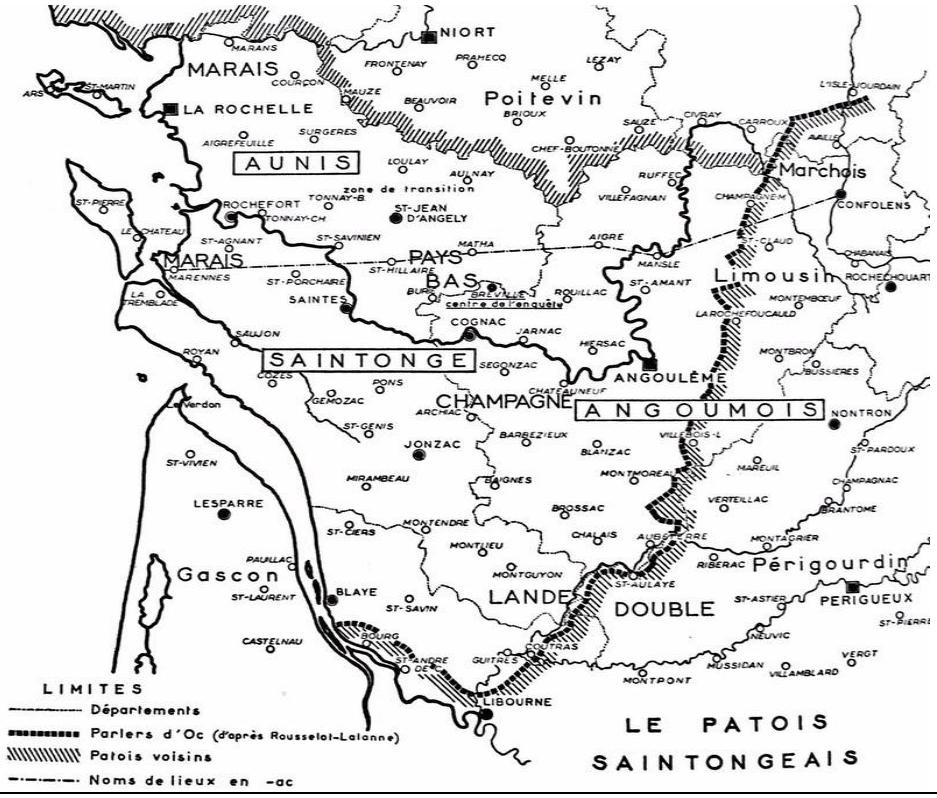
L'influence germanique se fait aussi sentir. Le mot le plus connu est *l'ajhasse*, que l'on retrouve dans plusieurs régions de France sous le nom d'*agasse*. Citons également la *borde*, l'arête de poisson : *thieû drôle se nourrit pas avec des bordes*, dit-on d'un gamin grassouillet qui mange bien. La *bughée*, la lessive, viendrait du germain bukon, qui a donné l'ancien mot français *buée*.

Par contre, l'influence anglaise est quasi nulle, malgré les nombreuses années d'occupation, car on parlait français à la Cour d'Angleterre. La quichenotte, cette coiffure qui protégeait les femmes du soleil, n'a pas du tout pour origine le « kiss-me-not » anglais. Le mot viendrait, d'après Dauzat, de « quichon », expression méridionale signifiant « tas de foin ». La quichenotte serait donc la coiffure de la faneuse.

Enfin certains pensent que notre « jh » avec le « h » aspiré, spécificité saintongeaise qui n'a pas cours dans le Poitou, viendrait de l'arabe. Il est vrai que les Sarrazins sont venus dans notre région, avant d'être repoussés en 732 du côté de Poitiers par Charles-Martel, mais je ne pense pas que cette explication soit la bonne. D'autres estiment que cette prononciation proviendrait d'une influence wisigoth.

En réalité nous ne savons rien, pour le moment, de cette particularité.

L'aire d'extension du patois saintongeais



La carte établie page précédente par Raymond Doussinet est toujours d'actualité. Le patois saintongeais regroupe la Saintonge, l'Aunis, une grande partie de l'Angoumois, et le nord de la Gironde (pays Gabaye).

Mais il ne faut pas croire ceux qui prétendent qu'il il y a une frontière étanche avec les patois voisins. Cette frontière est poreuse. Plus on monte vers le Poitou, plus l'influence de la langue poitevine est importante. Plus on s'approche du sud de la Saintonge ou de l'est de l'Angoumois, c'est la langue d'oc qui est influente.

Il faut tenir compte également des mouvements de population. Après la guerre de Cent ans, des Poitevins se sont implantés en Saintonge pour la repeupler. C'est peut-être à ce moment-là que les ancêtres d'Évariste Poitevin (Goulebenéze) sont arrivés dans le pays-bas saintongeais. Plus tard, des Saintongeais sont descendus en Gironde pour former le pays Gabaye. Et enfin, après la crise du phylloxéra ce sont à nouveau des Poitevins, en l'occurrence des Vendéens, qui sont arrivés. Mais il faut reconnaître que s'ils sont venus avec leur savoir-faire, ils se sont intégrés et sont devenus rapidement des Saintongeais en adoptant notre langue.

Pour toutes ces raisons, il est tout à fait logique que l'on parle d'une entité linguistique poitevine et saintongeaise, dans un ensemble de langue d'oïl, dans la mesure où chaque parler conserve son identité.

Le patois est-il en voie de disparition ?

Il est vrai que le patois a perdu de son importance, on ne le parle plus comme au 19ème siècle, au temps de la naissance et de la jeunesse de Goulebenéze : à cette époque, on l'entendait dans toutes les campagnes saintongeaises, et le français n'était appris qu'à l'école. Déjà, en son temps, Goulebenéze écrivait, juste avant la guerre de 1940 : « … Pendant ce-temps-là qu'est devenu le patois charentais ? Il n'a pas profité, le patois charentais, il est mort. Des réfugiés, des étrangers sont au pays, il est né des générations nouvelles qui n'ont jamais su le vieux langage des pères ».

Certes le patois a encore quelques braises, mais pour ma part je suis pessimiste sur sa pérennité. La Sefco est en voie de disparition, malgré le travail de Jacqueline Fortin. Dans quelques années, quand tous nos anciens qui le parlent encore auront disparu, que restera-t-il ? Un ersatz de patois, raconté avec l'accent pointu par des personnes qui n'auront jamais eu la chance de côtoyer les vrais patoisants. C'est pour cette raison qu'au Boutillon nous nous sommes lancés dans une opération de sauvegarde en proposant une grammaire saintongeaise audiovisuelle.

Il existe à mon avis au moins deux raisons qui conduisent à la mort du patois. La première ce fut l'obligation imposée par la loi d'apprendre et d'enseigner la langue de la République à l'école, et d'interdire le patois. Cette décision commence à être remise en cause, car certains enseignants, à titre individuel, donnent des rudiments de patois à leurs élèves. Par ailleurs, le nom de Goulebenéze est maintenant attribué à des groupes scolaires, comme dans la commune des Gonds ou dans celle d'Écoyeux : une belle revanche !

La seconde raison c'est le développement d'une graphie illisible prônée par l'UPCP, appelée « graphie normalisée » ou *poetevin-séntunjhaes*, amalgamant les langues poitevine et saintongeaise en ignorant les spécificités de chacune. Cette graphie est une véritable agression visant à tuer notre patois.

Deux collectifs de défense successifs se sont créés, sous la houlette de Maryse Guédeau, et ont obtenu la reconnaissance du saintongeais comme langue de France. En réalité, la Délégation générale à la langue française et aux langues de France (DGLFLF) a reconnu comme langue de France « le poitevin-saintongeais dans ses deux entités, le poitevin et le saintongeais ». Cela ne plait pas à certaines personnes, qui auraient souhaité une réponse plus tranchée, néanmoins il y a une reconnaissance de l'entité linguistique et des deux langues, la poitevine et la saintongeaise.

Mais les « Ayatollah » de Poitiers ne jouent pas le jeu, car dans le journal de la région Nouvelle-Aquitaine, les articles en langue régionale sont écrits, anonymement, dans leur graphie normalisée que personne ne comprend. Une délégation s'est rendue à Bordeaux, au siège de la Région, pour tenter de faire changer la donne. J'ai l'impression qu'on a écouté poliment les représentants de cette délégation, qu'on les a remerciés d'être venus, mais qu'on ne tient pas compte de leurs propositions, puisque rien n'a changé. Ce qui montre que pour les hommes ou les femmes politiques, la langue régionale n'est pas leur problème. Sur les réseaux sociaux, un des représentants de cette mouvance « poitevine-saintongeaise » s'excite en prétendant que le saintongeais n'est qu'une variante du poitevin. Et bien entendu, il considère qu'il a raison et que ceux qui ne sont pas d'accord sont des sots ! Une véritable provocation.

Malheureusement, face à l'extrémisme des gens de Poitiers, il existe une poignée « d'intégristes » saintongeais avec lesquels la discussion est impossible, car ils ne supportent pas les personnes qui ont des opinions différentes des leurs. Facebook est à cet égard un outil redoutable entre leurs mains, car ils n'hésitent pas, à l'occasion, à se livrer à des attaques personnelles contre ceux dont ils n'apprécient pas les idées. Ils font plus de mal que de bien au patois saintongeais, en rebutant ceux qui seraient certainement disposés à participer à la sauvegarde de notre langue.

Deux camps irréconciliables. Il me semble que pour défendre le patois, plutôt que de se lancer dans des attaques stériles, il vaut mieux le lire, l'écouter, le parler et surtout l'écrire : faire de la création.

****

Cet article est un constat, fait à titre personnel, sur le patois saintongeais, mais certainement incomplet. La discussion est ouverte. J'invite les lecteurs du Boutillon à donner leur opinion, de façon honnête, sans sectarisme ni violence, sur la page Facebook de notre journal : https ://www.facebook.com/journalboutillon

Je suis certain qu'il existe des hommes et des femmes qui possèdent le caractère saintongeais, fait de tolérance, de tempérance, de respect d'autrui et d'ouverture d'esprit.

Comme Goulebenéze en quelque sorte.

Pierre Coupeaud, l'inventeur du cyclo-pousse

Cécile Négret

Pierre Maurice Coupeaud naquit en 1872 à Péreuil, près de Blanzac, à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest d'Angoulême. Ingénieur diplômé de l'Ecole des Mines, il fut aussi un grand sportif, adepte de cyclisme et de football. Appelé à l'armée en 1893, il servit son pays jusqu'en 1919. A la fin des années 1920, Coupeaud quitta la France pour s'installer à Phnom Penh, capitale du Cambodge, alors colonie française. En 1933, il y créa l'une des plus importantes sociétés de cycles et articles de sport, les « Etablissements Pierre Coupeaud et Cie », sur le Quai Gallieni. On ne sait rien de plus sur l'homme qu'il a été, sinon que son idée de génie révolutionna le transport en Indochine.

A cette époque, le traditionnel pousse-pousse, né au XIXe siècle au Japon, était très répandu en Asie. Fonctionnant selon un principe simple mais cruel, il était l'emblème d'une extrême pauvreté. Pour le faire avancer, le conducteur s'attelait entre deux bras et trottait comme un cheval sur une terre caillouteuse, transportant le noble passager à l'arrière, dans une charrette à deux roues. Dans ces conditions, les accidents n'étaient pas rares, d'autant que la plupart des hommes qui tiraient le pousse-pousse couraient pieds nus avec le ventre vide…

Face à ce triste constat, les Autorités Françaises commencèrent à projeter un nouveau moyen de transport. Notre Charentais, Pierre Coupeaud, se mit alors à l'étude. Il imagina un astucieux tricycle articulé où le passager était assis à l'avant, dans une nacelle protégée par une capote, tandis que le conducteur pédalait à l'arrière, une barre fixée sur la nacelle servant de guidon. Actionné par un levier, le frein agissait uniquement sur la roue arrière. Ce véhicule insolite comportait un autre avantage, celui de permettre au passager de s'imprégner totalement de l'atmosphère cambodgienne. Les prototypes, qu'il fit produire à Paris, étrennèrent leurs pneus dans les larges allées (alors tranquilles) du bois de Boulogne, menés par deux héros du Tour de France, Georges Speicher et René Le Grevès. D'autres systèmes triporteurs furent à l'essai ce jour-là mais les deux coureurs, enthousiasmés par l'invention de l'ingénieux Coupeaud, ne tarirent pas d'éloges à son égard. On raconte même que sa victoire fut célébrée au Pineau ! En 1935, recevant l'agrément du Ministère des Colonies puis de la municipalité de Phnom Penh, Coupeaud fit fabriquer une petite flotte. Le cyclo-pousse faisait son entrée au Cambodge !

Fort de sa réussite, l'homme se lança à la conquête du Vietnam, mais dut se confronter à des autorités bien plus récalcitrantes. Il eut beau soutenir que pédaler avec un passager devant était nettement plus humain que de courir sur la route en le tirant, l'ouvrage fut jugé trop révolutionnaire. Qu'à cela ne tienne ! Afin de prouver publiquement de quoi son engin était capable, le Charentais, furieusement tenace, décida d'organiser une course de démonstration. Pour garantir son succès, il entraîna deux excellents cyclistes locaux qui avaient déjà participé à de nombreuses compétitions. Le 9 février 1936, quittant Phnom Penh à 16h à bord d'un cyclo-pousse, le duo se relaya toute la nuit et fit une entrée triomphale à Saïgon (aujourd'hui Hô-Chi-Minh-Ville), le lendemain à 9h30, abattant les deux cents quarante kilomètres séparant les deux capitales en dix-sept heures et vingt minutes. Les fonctionnaires de transport qui le suivaient en voiture, équipés de chronomètres, mesurèrent une vitesse moyenne de 11 km/h.

Malgré cette stratégie commerciale qui ne manqua pas d'attirer curieux et journalistes, l'administration de Saigon, considérant le tricycle tout aussi dangereux que son ancêtre, voulut faire preuve de prudence. A titre d'essai, elle commença par autoriser la mise en service de vingt cyclos à usage public. L'œuvre de l'ingénieur reçut très vite un fort succès, jusqu'à devenir numéro un dans la ville, ainsi qu'à Hanoï et Phnom Penh. Fin 1939, deux cents véhicules cohabitaient dans Saïgon, transportant des colons français ou des classes hautes du Vietnam. Peu à peu, le traditionnel pousse-pousse disparut du paysage.

Les deux guerres (Indochine et Vietnam) modifièrent totalement le rôle du cyclo-pousse. On le croisait dans toutes les tâches : transport des mutilés à l'hôpital, évacuation des citadins pour les éloigner des bombes, chargement du matériel militaire, transport des munitions…. Au symbole colonial succéda celui de la résistance du peuple. Les évènements qui suivirent, à savoir l'isolement diplomatique, l'embargo américain ainsi que la guerre contre les Khmers Rouges et la Chine, ruinèrent l'économie du Vietnam. Le cyclo-pousse prit alors un nouveau tournant. Jadis réservé à l'élite, il devint un moyen de locomotion populaire et bon marché pour les familles les plus modestes.

Depuis les années 1990, avec l'ouverture économique, le développement urbain et l'amélioration des routes, le cyclo-pousse est en déclin dans la péninsule indochinoise. Au Vietnam, le mototaxi a pris le relais. Les Cambodgiens, eux, l'ont abandonné pour sa version motorisée, le « tuk-tuk », dont la partie avant est construite à partir d'une motocyclette ou d'un scooter. Certes, ces véhicules ont l'avantage d'être plus rapides, mais leurs pétarades sont insoutenables. Si l'on veut circuler sur une machine écologique et non bruyante si ce n'est le « gling-gling » des pédales, l'invention de Coupeaud reste l'engin idéal.

Au Vietnam, selon le dernier recensement de 2016, il existe encore trois cents quatre-vingt-huit unités immatriculées. A Hô-Chi-Minh-Ville, une amusante course annuelle, organisée en mars, voit s'affronter les conducteurs les plus rapides. Cet événement sportif attire même la participation des étrangers qui y séjournent ou y travaillent. Au-delà du plaisir de l'effort et de la fête, cette course permet de recueillir de larges sommes d'argent pour aider les enfants démunis, construire des écoles et améliorer les infrastructures scolaires.

A Phnom Penh, on comptait environ trois mille cyclos en 2003. L'effectif ayant chuté à cinq cents en 2013, une société a été créée afin de les maintenir en vie. Sa mission consiste à rassembler les conducteurs en leur proposant des contrats avec les agences de voyages. En effet, si le cyclo-pousse circule toujours, c'est essentiellement grâce au tourisme car il fait partie des animations incontournables du pays. Atypique, exotique et nostalgique, il est devenu une véritable icône culturelle. A son bord, les visiteurs peuvent découvrir la ville avec un œil plus proche, d'autant qu'il est capable de se faufiler à travers les rues les plus étroites et d'éviter les nombreux embouteillages. Ils sont aux premières loges pour prendre des photos ou filmer la vie bouillonnante. Actuellement, il ne reste plus que deux cents véhicules, mais le Premier Ministre prévoit de créer une fondation pour soutenir l'activité.

En dépit des menaces d'extinction pesant sur lui en Asie, il semblerait que le cyclo de Pierre Coupeaud ait encore de beaux jours devant lui. La surprise, c'est qu'il se développe là où on ne l'attendait pas ! Depuis quelques années, pour lutter contre la pollution, les Etats-Unis, le Canada et certains pays d'Europe, dont la France, commencent à importer. Le prix du carburant grimpant inexorablement, le bénéfice est double ! Dans les grandes villes, les sociétés de vente et location fleurissent, proposant des véhicules à propulsion humaine ou munis d'un moteur à assistance électrique. Ils apparaissent notamment dans le secteur du tourisme, le transport de marchandises, les services de courrier ou de livraison à domicile. Même les familles l'ont adopté ! Il n'est désormais plus rare de croiser un parent menant ses enfants à l'école, confortablement assis dans une caisse équipée de banquettes. Ce modèle est d'autant plus charmant que sa silhouette n'est pas sans rappeler notre ancien triporteur, apparu pendant la seconde guerre mondiale et tombé dans les abymes au cours des années 1960. En somme, par souci d'écologie, le cyclo-pousse revient allègrement sur les terres de son père et il est toujours dans le vent !

L'équipage de Coupeaud après la course de Phnom Penh à Saigon en 1936

Les patoisants d'aûte fouès : Jean Joseph Tierce

Bernard Chatagneau, du groupe de saxophones « Bocalise », m'a transmis plusieurs textes de son grand-père Jean-Joseph Tierce, dont le nom n'a pas été répertorié dans le « Dictionnaire biographique des Charentais ». Voici ce que m'a écrit Bernard :

Je suis très touché de savoir que vous allez faire paraître un texte de Grand Père dans votre journal. Il aurait été enchanté de vous rencontrer. Il s'appelait Jean Joseph TIERCE (mais toujours prénommé René) mais il signait certains de ses texte José Coudu.

Il est né le 10 novembre 1905 à Mortagne, commune de Thairé d'Aunis (près de La Rochelle). Il a passé toute sa vie à Mortagne où il était agriculteur mais avait une vie associative très riche. Il a été longtemps conseiller municipal, s'est occupé de la troupe de théâtre où il était acteur, il a aussi joué de la trompette dans la fanfare du village et était correspondant de la caisse locale d'assurance mutuelle agricole et a créé le syndicat d'élevage de Mortagne.

Toute sa vie il a aimé écrire des récits, des histoires en français ou en patois et souvent au cours d'assemblées générales ou de banquets de telle ou telle association. Il lui était demandé de "raconter une histoire ou un monologue", ce qu'il faisait avec plaisir. Ci-contre une photo de lui en train de raconter une histoire ou un monologue au cours du repas d'anniversaire de leurs 60 ans de mariage.

Voici « La sérénade dau pésan ».

La Sérénade dau Pésan

Air : *La Sérénade de la Purée*

PREMIER COUBIET

O faut s'mer dau byé,
Y-en a pas assez,
Qu on disait en France ;
O f'lait labourer,
Démolir les prés,
Semer en abondance ;
Coum' le byé s'vendait,
Le pésan était
In p'tit dans l'aisance.
Mé peur qu'o dure,
La chouze eit sûre,
O f'lait moins ens'mencer
Astheur quoué feire,
V'là la misére,
Jh' peuvons pu vend' nout' byé.

ARFRAIN

Pauv' vieux pésan, tu t'prives de tout
Sans rein gâgner,
Dépeu thièqu' temps, tu donnes tes sous
Sans n'en toucher.
Tu peux offrir ton byé peurtout,
On n'en veut pouè,
Et si o dure, tu s'ras beintout
Dans la purée.

DRUXIÈME COUBIET

Aussitout que l'byé
A été taxé,
Tous les pésans de France
Avant crus, ma foué,
Thi l'étiant sauvés.
Ayant boun'jhens confiance.
Mais les minotiers
Veliant plus ajh ter
Qu'su prix d'leu conv'nances,
Coument attende,
Quand o faut vende,
O faut bein s'décider
Quoué qu'on rouspète,
L'besoin d'galette
Nous-z-obijhe à l'douner.

ARFRAIN

Pauv' vieux pésan, tu t'prives de tout,
Sans rein gâgner,
Dépeu thièque temps, tu donnes tes sous
Sans n'en toucher,
Faut qu'tu donnes le pu biâ d'ton byé,
Presque peur rein,
Et su l'marché, y t' f'ront mangher
Dau mauvais pain.

TROISIÈME COUBIET

Les jhornaux disant :
Si tu veux pésan
Toucher des avances,
Peur en prouffiter,
Faut stocker ton byé,
Organis' ta défense,
Jhe dounons nont' byé,
Mé quand sont péyés
Les frais, les dépenses,
Bein sûr, qu'la somme
Eit pouè énorme,
Que jh'avons à toucher ;
Mé las d'attende,
Faut bein au prende,
Et peu s'en contenter.

ARFRAIN

Pauv' vieux pésan, tu t'prives de tout
Sans rein gâgner,
O faut astheur' qu'tu donnes tes sous
Sans n'en toucher
Mais o l'eit pas tout', dans tout thieu,
Qui gagnes le mé,
Va n'importe où, t'eis mon pauv'vieux
Teurjhou roulé

QUATRIÈME COUBIET

Qu'o sey' le meunier,
L'boulanjher, l'boucher,
Chaqu'in d'z'eux ramasse ;
Les marchands d'engrais
S'couant nout' port'monnaie,
Tout thiau biâ monde entasse ;
O l'eit dans l'péyi,
Peur les mercantis
Le biâ temps thi passe,
L'pésan s'désole,
Peurtout on l'vole,
Encouèr faut qui d'is'rein ;
La beurjhoésie
Fait la belle vie,
Pendant thi queurve de faim.

ARFRAIN

Pauv' vieux pésan, s'ras-tu tout l'temps
Sans rein gâgner ?
De tous thiés grous, qui t'espouétant,
T'en as assez
On t'a teurjhou considéré
Coum' in pauv' chein,
Mé o s'rait bein vit'ment changhé
Si t'étais fin.

CINQUIÈME COUBIET

Les govarnements
Teurjhou nous fazant
De jholies proumesses,
La loi su les byés
S'ra ameliorée,
Queuille s'en othiup' sans ceisse
Herriot et Tardieu
Allont feire d'leu mieu
Peur que la vie beisse,
Contre la crise,
Beintout s'ront prises
Toutes les mésures qu'o faut,
Qui nous console,
Prr des paroles
Et on vote des impôts.

ARFRAIN

Pauv' vieux pésan, s'ras-tu tout l'temps
Sans rein gâgner ?
T'as biâ chanjher d'govarnements,
Y a rein d'chanjhé ;
Quand o s'aghit d'sout'nir les grous,
Ils'empressant ;
Mé quand o faut s'othiuper d'nous,
Y s'en foutant.

José COUDU.

La marquise dissit « Beurnocion » (patois saintongeais)

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

« Beurnocion ! », s'ébraillit la Marquise.

O vous étoune, mes bons émits, qu'ine Marquise cause de minme ? Mais vous peuvet m' crère. Jhe zou jhure devant thièle bouteille que jh' sont à même à bouère. S'o-l'ét pas vrai, que thieû cougnat sèjhe pouéson !

La Marquise dissit « Beurnocion ! ».

O n'en a d'aûte qui zou avant entendu : Marcelin, le peint', que son pinçâ y a chet des mains, Châgnut, qu'alet dans son jherdrin anvec sa beurouette, qu'o l'at estopé net, Châgne dreit, qui causet de la dornière fouère de Rouillat anvec Nono, qu'o leûs a copé le subiet ! Et peur leûs copé l' subiet, à thiélé deux chéti, o-l'ét pas ézit, jh' vous en réponds !

La Marquise huchit « Beurnocion ! ».

O faut vous dire, mes émis, que la Marquise ét ine fame que le monde raspectant, dans le villajhe. Penset don, ine aristocrate, ine vraie, qui lojhe au châtia, pas bin loin de l'éyise, teurjhou en touâlette coum' ine « Madame ».

O-l'ét vrai qu'o-l'ét ine orighinale. Le jhôr dau 14 jhuillet, o-l'ét pâ un drapiâ bieu-bian-roughe, qu'a met d'vant son pourtau, mais in drapiâ à fieur de lis : o fauret in Roué, qu'a dit, dans thieu malhûreux pays peur tout r'met' d'apiomb.

In jhôr, a-l'at agonisé de sottises le Mâre et les Conseillers municipau. A dissit qu'i-l'étiant des « staliniens » pac' qu'i veuliant pas payer peur réparer le têt dau kiocher de l'éyise, et que pendant la dornière mésse o-l'at chét ine écambouille et les parouéssiens étiant teurtous enfondu.

La Marquise dissit « Beurnocion ! ».

Mais a cause pas coume nous aûte, a cause pointut, coume les Parisiens. O-l'ét peur thieu qu'o nous a étouné quant jh' l'avont entendu huché : « Beurnocion ! ».

O faut que jh' vous aspyique, mes bons émis. Quant thièle affaire est arrivée, la Marquise était devant la Poste, a liset ine lète de son fî, qui loghe à Bourdâ.

Ah ! son fî ! Si vous le c'neussiet ! In bon-t-à reun, qu'a jhamai ouvrajhé de ses dets, mais la Marquise est fiâre de li. A l'at él'vé, coum' a dit, « dans l' raspet des traditions » : la mésse tous les dimanche et le raste dau temps la feurquentation que dés ghens d' son monde !

Et beun, mes émis, savau c' qu'i-l' écrivet, thièl' artoupian ? I diset qu'il allait fère de la poulitique. Vous m' diret qu'in feugnant et la poulitique, o va beun ensemb' !

Vouais, mais il ajhoutet qu'aux alections prochaines, il alet se saqué su ine liste … anvec les « Coumuniss' » !

Vous compeurnet asteur à cause la Marquise huchit : « Beurnocion ! ».

Une histoire en poitevin

Michel Renaud

Cette histoire en parler de la limite en langue d'oc et langue d'oïl, publiée dans « Charente Libre » en 1950, a été recueillie dans la région de Parzac auprès de personnes qui l'ont entendue au début du XIXème siècle.

Autrées fées, o y avit in cultivatour din la coumune de Parzat qu'étie beuco volour et rapinour. Une serade, ou dessit à Piarissou son valet :

« Tu vas anna dans la grinjhe deu père Lharmite ; o y a deus bigaros, t'en aport'ras ; mé i m'en vâ monta au Puc et i tâchera d'aporta un bon moutou, tu m'atindras veur le cimetière en r'venant. »

Piarissou aguit tôt fait, ou pringuit ine bouéssée de bigaro et deu calous, revinguit et se metit din l'cimetière à mijha sous calous qu'ou cassave sus ine tombe. Ol'étit à pu près onze houres, o fasit kièr de lune, l'sincristin qu'étie sorti d'for fère sou b'soins entendit queu brut simpitarnel qu'o fasie et ou créguit aux revenants et au Demon. Ou courit vite zou dire au curé et l' supliyit d'veni peur y fère de las prières ...

Pensez-don, v'avie entendu craqua lous os ! I zou voudrie bé qu'dissit l' curé, mais ol ét-impossible, mon pauve sincristin, i ai aghu une crise de goute et i ne peus pas marcha. Ne v'en fusez pas m'sieu le curé, i vas v'y porta ! Entendu qu'o dit l' curé, et ou le charjhi sus soun échine. Quant i ariverant à la porte deu cimetière, Piarissou que créyave qu'ol atie son patron qu'aportave le moutou d'mandit tout d'un cot : « Et'eu gra not' métr ?

- Ah ! ta, gras ou mégre, mige lou, qu'répondit l'sincristin en jhitant l' curé peur tére. » Mais l' curé se relevit et i s'arachirant vitement d'qui tou dou.

Autrefois, il y avait un paysan dans la commune de Parzac qui était très voleur et rapineur. Un soir il dit à Piarissou son valet :

« Tu vas aller dans la grange du père Lhermite ; il y a des belles cerises, tu en apporteras, moi je vais monter au Puc et je tâcherai d'apporter un beau mouton, tu m'attendras dans le cimetière en revenant »

Piarissou eut tôt fait, il prit un panier de cerises et des noix, se rendit au cimetière et se mit à manger ses noix qu'il cassait sur une tombe. Il était à peu près onze heures, il faisait clair de lune, le sacristain qui était sorti dehors faire ses besoins entendit ce bruit sempiternel et il crut aux revenants et au démon. Il courut vite le dire au curé et le supplia de venir pour dire des prières...

Vous pensez, il avait entendu craquer les os ! Je voudrais bien dit le curé, mais c'est impossible, mon pauvre sacristain, j'ai eu une crise de goutte et je ne peux pas marcher. Ne vous en faites pas monsieur le curé, je vais vous porter ! Entendu dit le curé, et il le chargea sur son dos.

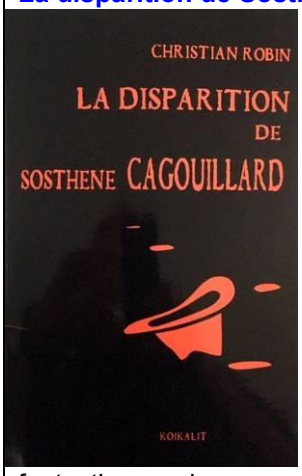
Quand ils arrivèrent à la porte du cimetière, Piarissou qui croyait que c'était son patron qui apportait le mouton demanda tout d'un coup : « Est-il gras, notre maître ?

- Ah ! tiens, gras ou maigre, mange-le, répondit le sacristain en balançant le curé par terre». Mais le curé se releva et ils décampèrent de là tous les deux.

Quelques livres à vous conseiller

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

La disparition de Sosthène Cagouillard (Christian Robin)



Sosthène Cagouillard, le Sherlock Holmes saintais, a été enlevé, et se retrouve enfermé et enchainé dans une cabane isolée, à Port Paradis. Ne cherchez pas sur une carte où se trouve cet endroit, vous aurez du mal pour le trouver. Ce que je peux vous dire, c'est qu'il se trouve dans les marais de la Seudre, et que pour y accéder il faut nécessairement une barque.

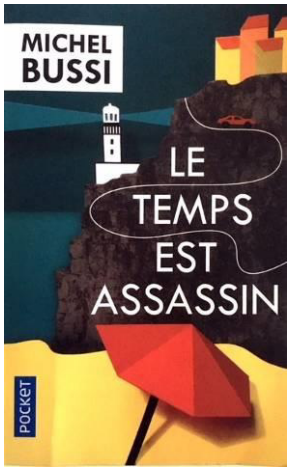
Inutile de vous dire que la pauvre Zita, la collaboratrice de Sosthène, se fait du mauvais sang. Heureusement que les deux Albert (le chat et le chien) sont là pour lui remonter le moral. Mais pourquoi notre détective a-t-il été kidnappé, et comment va-t-il s'en sortir ? Ne comptez pas sur moi pour vous le dire, c'est toute l'intrigue du roman.

Il s'agit de la douzième enquête de Sosthène Cagouillard et son équipe, la première date de 1999. Je vous conseille la lecture de ce « polar », on y trouve de l'action, de la truculence, de l'humour. Il faut dire que Léo Malet (le père d'Hector Burma) est le maître auquel Christian Robin fait référence. En outre le livre est dédié à notre ami commun Jean-Claude Lucazeau.

Il faut signaler que la littérature de Christian Robin ne se limite pas à Sosthène Cagouillard. Il a écrit d'autres polars (notamment « Une petite ville si tranquille »), des récits fantastiques, des nouvelles, dont il fait profiter les lecteurs du Boutillon, et des livres pour la jeunesse. Sa société d'édition, Koikalit, a le vent en poupe.

La disparition de Sosthène Cagouillard, par Christian Robin (éditions Koikalit), dessins de Maclo, 228 pages, 18 euros.

Le temps est assassin (Michel Bussi)



L'été, quand le Boutillon est en vacances, j'en profite pour lire. Et j'ai eu le coup de cœur pour ce roman qui ne se passe pas en Saintonge mais en Corse.

En 1989, Clotilde, quinze ans, est la seule survivante d'un accident de la route : ses parents et son frère y ont perdu la vie. Et son journal intime, dans lequel elle raconte tout ce qui se passe dans sa vie, a disparu.

En 2016, avec son mari et sa fille, elle revient en Corse, au camping dans lequel elle a passé ses vacances autrefois. Malgré l'omerta, elle apprend que la voiture avait été trafiquée. Elle y retrouve son amour de jeunesse, et découvre une lettre de sa mère : serait-elle encore vivante ? Mais alors qui est la femme qui est morte dans l'accident vingt-sept ans plus tôt ? Clotilde en profite pour faire des recherches et exorciser le passé.

Un polar plein de rebondissements et de fausses pistes, qu'on a envie de lire d'une seule traite pour toujours en savoir plus sur l'histoire. Un roman remarquablement bien écrit.

Le temps est assassin, par Michel Bussi, aux éditions Pocket, 615 pages.

Les revues de l'Ajhasse désencruchée

Le Boutillon se sent moins seul. Un confrère est disponible sur internet depuis déjà quelque temps. Comme le Boutillon, *i coûte reun.* Il suffit d'aller sur le site :

http://ajhassedesencruchee.e-monsite.com/pages/les-jhournaus.html

O-l'ét in biton dau pays Gabaye qui zou meune, in dénoumé Jhean-Luc Buetas. A la différence de notre journal, cette revue traite exclusivement de l'actualité politique et sociale, en patois, sous une forme satirique. La devise : *« A s' beugner le calâ de cont' les murs, o n' vint qu' daus bouroles ! ».*

Dans la dernière buffée (le n° 26) il est question de la coupe du monde de football, *que jh'avont gagnée*, de la canicule (*jh' sont teurtou achâlé*), des problèmes de *nout Peursident d' la Répubyique*, avec l'affaire Benalla, de Mélanchon et ses contradictions etc. C'est un créneau que le Boutillon n'aborde pas, donc les deux journaux sont complémentaires.

Tout est écrit en saintongeais, avec beaucoup d'humour et sans vulgarité. On voit que *thièl houme* maitrise très bien le *patouès de cheû nous.*

Moun émi, toutes nos félicitations pour ton travail. Moi je reste convaincu que pour faire vivre le patois saintongeais il faut avant tout faire de la création : écrire des textes qui tiennent la route. Tu fais ce qu'il faut pour ça, continue à nous régaler.

Les revues de l'Ajhasse désencruchée, à lire sans modération.

Libertins, libertines, à la guinguette de la Barre
Pierre Dumousseau, Rémy Ribot, Benjamin Ribot

Moins connus que les fables, les contes de La Fontaine méritent largement qu'on les goûte. Du "mari confesseur" à "la servante justifiée" en passant par "Comment l'esprit vient aux filles", "Les lunettes" et bien d'autres, le comique des situations, la vivacité des dialogues et la satire des caractères, donnent une saveur subtile à ces histoires drôles et truculentes. Ils valurent à La Fontaine critiques et condamnations. Mais en mêlant avec élégance gaillardise et finesse, l'auteur ne souhaitait rien d'autre que "d'attacher le lecteur, de le réjouir, de lui plaire enfin".

Trois artistes, Pierre Dumousseau, Rémy Ribot, Benjamin Ribot pour nous conter des histoires ou il est question d'amour, évidemment, c'est coquin mais jamais vulgaire ! Rémy et Benjamin chantent, jouent de la guitare, du violon, de la mandoline, de l'harmonica sur des chansons libertines. Un vrai remède, une potion magique excellente pour le moral !

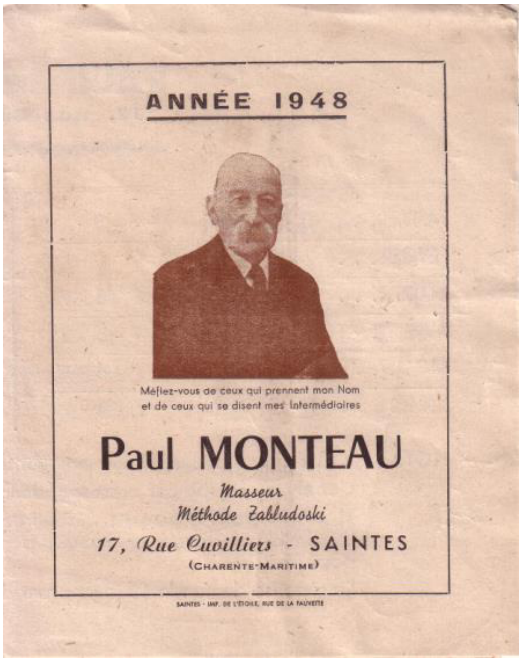
Mathilde Bégaud

Vidéo : libertins, libertines

Charly Grenon raconte : Paul Monteau

Voici ce que dit le « Dictionnaire biographique des Charentais » de Paul Monteau, sous la plume de Charly Grenon :

« Panseur et folkloriste (La Brée 1872 - Saint-Sornin 1950). Panseur oléronais célèbre dès l'âge de dix-huit ans, comme en témoigne l'abbé Noguès dans ses Mœurs d'autrefois en Aunis et Saintonge, il s'établit sur le continent, d'où son surnom de « Bon Dieu de Saint-Just » sous lequel les bardes (Goulebenéze, Mathurin des Palennes ...) le chansonnent aimablement ; il résidera également à Saintes où il se lie d'amitié avec les folkloristes du temps, auxquels il fait appel pour animer les fameuses «fêtes de La Brée » qui contribuent à acheminer ce modeste village saint-georgeais vers le statut de commune et de station balnéaire à part entière ».



Dans cette vidéo de Jacques-Edmond Machefert, Charly nous en raconte d'avantage sur cet homme qui avait un don de guérisseur et qu'on venait voir de très loin, même depuis des pays étrangers. Paul Monteau avait un don.

Charly nous explique également que ceux qui, comme lui, avaient un don particulier étaient souvent le septième enfant d'une fratrie du même sexe, ou encore des enfants nés coiffés. Je vous laisse écouter ses explications.

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Cliquez : Paul Monteau

Les patoisants d'aneût : Danièle Cazenabe (La Nine)

Cette patoisante de Charente a beaucoup de talent. Elle récite ses propres textes, ou encore des histoires de Goulebenéze, comme ici celle, très peu connue, de « La poudre à faire le cognac », racontée à la dernière matinée Goulebenéze :

la poudre à faire le cognac

Mais elle chante également en français, notamment des chansons de Barbara, et d'autres encore. Écoutez-là dans cette vidéo :

la Nine

Kétoukolé ?

Joël Lamiraud (Jhoël)

Kétoukolé n° 60

Les deux costauds de Chez Petit Bois surpris en plein travail le 20 avril dernier, et en photo dans le Kétoukolé n° 60 s'appellent Michel Flessingue (à gauche), et Gilles Ganteille (à droite). Ils manipulent un outil qui a plusieurs appellations possibles : un tube, une cloche, un enfonce pieux à poignées, une cloche pilon, un tambour ...

Cet engin de par son poids d'une vingtaine de kilos sert à enfoncer des piquets dans le sol, et ce, jusqu'à 125 mm de diamètre.

Si on est dans un terrain tendre, il y a plusieurs avantages à préférer cet outil à une masse. On peut travailler seul, le travail se fait à plat sans risque, la frappe est homogène, la tête du piquet n'est pas abîmée.

En l'occurrence, ils étaient en train de refaire la clôture du potager de Gilles qui se distingue par l'entretien et le mix fait entre les légumes et les nombreuses fleurs : dahlias, glaïeuls,...(en sortant de Chez Petit Bois direction Brizambourg).

Non, il ne s'agit pas d'une hie, d'une dame, ou d'une demoiselle, qui elles servent plutôt à enfoncer des pavés.

Neuf lecteurs du Boutillon se sont intéressés à ce Kétoukolé, et ont trouvé la bonne réponse, pas mal, non ?

On peut citer, Yves Revelen le Grenoblois (38), Francis Bouchereau l'homme Ampélopôle de Cherves (16), Claude Moulineau l'exilé à Montpellier (34), Claude Remaud Mathalien, Gilbert Friedt alias Choucroute (67), Alain Négret de Pouliguen (44), Henri Estéve alias Riquet (37), Alain Moreau le Rochelais, et enfin la copine Andrée Boucq alias Zip (33).

Le site qui suit vous présente une vidéo sur la meilleure façon d'utiliser notre Kétoukolé :
https://www.youtube.com/watch?v=6ITTj5z0NuE

Kétoukolé n° 61

Quelques indices car cet instrument en bois est rare et vieux : utilisé par un métier de bouche, il est composé d'un socle, d'une planche seule, d'une échelle qui se replie, d'un petit treuil qui entraîne et bloque une corde, et mesure globalement 65 cm de long sur 45 cm de large.

Réponse à : joel.lamiraud@free.fr

À propos … des sots et l'internet

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Lorsque, dans le Boutillon n° 58, j'ai écrit cette petite histoire en patois, « Les sots et l'internet », c'était pour me moquer de tous ceux qui, sur Facebook, pensent que tout est permis. Il existe des pages concernant la politique, ou la religion, dans lesquelles il y a beaucoup de violence, chacun voulant avoir raison, sans respecter les opinions d'autrui. C'est aussi vrai, souvent, dans le microcosme local, lorsqu'il s'agit de la langue régionale, notamment de la bagarre entre les Saintongeais purs et durs et les partisans du « poitevin-saintongeais ».

C'est pour cette raison que j'ai écrit cette histoire sur « les sots et l'internet », parce que j'estime qu'il est ridicule, sur un tel sujet, de se « manjher la pire » plutôt que de discuter calmement. Si de nombreux lecteurs ont été amusés, quelques uns (mais très peu) s'en sont offusqués, certainement parce qu'ils se sont sentis visés. Et pourtant ce n'était pas, à mon avis, très méchant.

Il faut bien reconnaître que ces histoires internes à notre région ne concernent qu'un petit nombre de personnes, et que la grande majorité des 65 000 lecteurs, répartis dans toute la France et à l'étranger, ne doivent pas être très intéressés. Ce qu'ils aiment, dans notre journal, c'est la diversité des articles et les vidéos. C'est ce qui ressort des commentaires que nous avons rassemblés.

Soyons clairs, au Boutillon nous rejetons la graphie normalisée du « poitevin-saintongeais » et nos articles en patois sont en saintongeais ou en poitevin en écriture traditionnelle. Et pourtant, nous avons reçu quelques commentaires virulents et agressifs, provenant d'une poignée de lecteurs, reprochant à notre journal d'être un partisan des « poitevin-saintongeais ». La raison ? Tout simplement parce qu'on donne la possibilité à Éric Nowak d'écrire dans le Boutillon. Certains lui ont fait la réputation d'appartenir à cette mouvance, alors qu'il s'en défend, et que ses enquêtes sur le terrain participent à la sauvegarde de la langue.

Il en est de même de Jean-Michel Hermans. Un lecteur de Rivedoux-plage (île de Ré) nous reproche de lui laisser la parole. « Vade retro … » écrit-il. J'avoue que je ne comprends pas, car Jean-Michel est un ardent défenseur du patois saintongeais, puisqu'il fit partie des collectifs qui ont permis la reconnaissance du patois saintongeais comme langue de France. Il est également l'auteur d'une bibliographie de la langue saintongeaise, paru aux éditions du Régionalisme.

Certes on peut émettre des critiques, à condition qu'elles soient honnêtes, positives et non violentes **et qu'elles portent sur les textes et non sur les personnes**. Il est normal que les lecteurs aiment un article et pas un autre, et cela m'intéresse d'en connaître les raisons. Ils peuvent également faire des propositions.

J'ai toujours jusqu'ici refusé de publier les commentaires virulents. Exceptionnellement, en voici un, émanant d'un lecteur de Ciré d'Aunis :

« Il y a quelques pages Facebook d'une pauvreté affligeante, dans lesquelles certains n'hésitent pas à insulter ou calomnier les personnes qui ne partagent pas leur point de vue ? » Et que croyez-vous que vous fassiez ? Allez donc lire notre débat sur Nowak dans notre page de défense du saintongeais et ne me dites pas que j'ai tort car vous savez que j'ai raison.

Ne vous laissez pas griser par le succès du Boutillon et ne l'utilisez pas en tant qu'arme pour décharger votre haine sur Maryse et ses amis. Nous sommes prêts à tomber les armes à la main mais jamais nous en tant que saintongeais nous ne vendrons nos âmes aux poitevins-saintongeais, même pour le profit.*

J'ai voulu mettre ce commentaire à titre d'exemple, pour montrer que la langue régionale est toujours un sujet sensible et que lorsqu'on veut en parler, on risque de prendre des coups, de la part d'une petite poignée d'intégristes. Cela montre également que notre journal ne laisse pas indifférent.

Le Boutillon continuera à publier des textes d'Éric Nowak et de Jean-Michel Hermans.

** Il s'agit certainement de Maryse Guédeau, rédactrice du magazine Xaintonge. Ceci étant, le Boutillon n'a jamais « déchargé sa haine » sur personne.*

Nos lecteurs nous écrivent

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Le précédent Boutillon a accueilli plus de 65 000 visiteurs, ce qui entraine un nombre important de commentaires. Notre webmaster a profité des vacances pour rassembler plusieurs d'entre eux, relatifs aux trois derniers numéros. En voici des extraits. **Pour ceux qui souhaitent envoyer des textes pour publication dans le journal, merci de me les transmettre directement à mon e-mail personnel figurant en dernière page du journal. Même chose pour ceux qui souhaitent que l'on fasse un reportage chez eux.**

Grammaire saintongeaise

Le numéro spécial sur la grammaire avec vidéos est toujours autant apprécié. Nous ne pouvons pas donner tous les commentaires, car ils sont nombreux, mais j'ai noté que plusieurs lecteurs ont montré nos vidéos à leurs grands-parents, qui les ont écoutées avec beaucoup d'émotion. Je vais réunir mes deux complices, René et Michelle, pour étudier ensemble comment envisager la suite de la grammaire saintongeaise, en conservant un caractère ludique, ce qui n'est pas évident.

Jean-Marie de La Boissière École (78)
Vous auriez dû plus étoffer votre article sur la région Nouvelle Aquitaine et les langues régionales mais le contenu en résumé est très bien dit. Bravo et continuez votre travail de sauvegarde, vos vidéos sur le patois sont uniques et excellentes. Sachez que le numéro spécial s'est distribué comme des petits pains.

Merci, cela nous incite à continuer, mais ce n'est pas une chose facile.

Raymonde de St Pierre de Juillers (17)
Svp d'autres articles de Pierre Bouyé dans le Boutillon, et continuez votre projet vidéo de la grammaire saintongeaise, bravo aussi au Chétit pour ses textes en patois on en redemande.

Pas de problème, Raymonde. Il y aura d'autres articles de Pierre Bouyé et du Chétit.

Grégoire de St Jean d'Angély
Merci et continuez votre projet de grammaire saintongeaise. C'est indispensable à la sauvegarde de notre patois. Beaucoup de gens parlent beaucoup en se prétendant guerriers et défenseurs de la langue de nos ancêtres, mais ne font rien d'intelligent sur le sujet (voir « les sots et internet »).
Les adjectifs et les pronoms possessifs sont loin d'être simples en saintongeais, et vous vous en sortez très bien.

Merci pour vos encouragements, que je transmets à mes deux complices. Je vois que vous avez apprécié, comme de nombreux lecteurs, mon histoire sur « les sots et l'internet », parue dans le numéro 58. Mais ce ne fut pas le cas de tout le monde !

Les entretiens avec Charly Grenon

Mon vieux complice (quand je dis « vieux » ce n'est pas péjoratif, il est toujours aussi jeune d'esprit !) est très apprécié. Les entretiens filmés par Jacques-Edmond Machefert constituent un élément important de sauvegarde de notre patrimoine.

Jean-Pierre de Mignaloux Beauvoir (86)
La vidéo de Charly Grenon sur le patois est fort intéressante, cependant vous prenez beaucoup trop parti en tant que anti poitevin-saintongeais. Et oui l'imagination débordante d'universitaires poitevins, comme vous dites, a permis la création d'une langue universelle destinée à unifier et faire revivre les langues mortes de nos régions.

Voyez comme il est difficile d'être le rédacteur d'un journal, même d'un petit journal sans prétention : certains disent que je suis favorable aux « poitevins-saintongeais », d'autres l'inverse. En réalité je n'aime pas cette graphie proposée par les Universitaires poitevins, car pour la comprendre il faudrait presque un manuel d'explications. Et j'aime bien lire et écouter du patois poitevin ou saintongeais en écriture traditionnelle. Mais je respecte ceux qui ne pensent pas comme moi. Un débat sera-t-il un jour possible, entre personnes de bonne volonté, en laissant les armes au vestiaire ? Comme le dit Charly Grenon : « Faire de l'union, ce n'est pas unifier ».

Isabelle de Romagne
Quel homme intéressant à écouter ce Monsieur Grenon, on ne se lasse pas. Ses chroniques judiciaires, un vrai régal. Bravo et merci de ne pas abandonner les vidéos sur le patois saintongeais et sa grammaire.

Thieu bon Charly, i vat avouère les soteuilles qu'alant enfier !

Dominique de Paris 16
Ma raison d'exister, c'est écrire comme le dit mon ami historien Emmanuel (Le Roy Ladurie) que vous citez dans les chroniques de Charly Grenon. Je trouve cette vidéo sur le patois saintongeais la plus intéressante.

Merci. Et si vous voulez écrire dans le Boutillon, nos pages vous sont ouvertes.

Les articles sur Pierre Loti

Jean-René de Bressuire
Excellent article consacré à Pierre Loti. Je trouve que vous ne faites pas assez de pages sur ce grand monsieur dans votre journal. J'aurais préféré un Boutillon spécial Loti plutôt que PB Gautier.

Jacques de Saintes
J'ai trouvé fort intéressantes les pages sur Pierre Loti et cela donne envie d'en lire plus. Pourquoi ne pas vous rapprocher de Gaston Mauberger et faire un Boutillon spécial sur le sujet ?

Je ne suis pas d'accord, Barthelemy Gautier méritait un Boutillon spécial. Par contre, vous avez raison tous les deux pour Pierre Loti. Avec Yves-Robert Nicolas, l'auteur de l'article sur Loti, nous prévoyons un numéro spécial en 2019. À suivre.

Marthe de Rochefort
Fort passionnant cet article sur Pierre Loti, et très bien documenté. Pourquoi ne pas venir faire un reportage dans sa maison à Rochefort ? vous y serez très bien accueilli.

Merci Marthe. Je veux bien, mais je crois que la maison est en réparations. Comment faire ? Prenez contact avec moi sur mon mail perso.

Reportage de Francis Bouchereau sur un arbre à abattre

Jean-Eude de Chalons en Champagne
Super un arbre à abattre. Je l'ai même imprimé pour les amis. Vive votre journal. Je suis bucheron dans le parc naturel régional de la montagne de Reims.

Jackie de Feytiat (87)
Il faudrait que Francis Bouchereau écrive plus souvent dans votre journal. J'ai vraiment beaucoup aimé le lire. Mon grand père d'ailleurs continue de tuer le ver chaque matin.

Allez Francis, mets-toi au boulot ! (sans vouloir faire de jeu de mots …). Quant à votre grand-père, Jackie, c'est un sage. Et un épicurien ? Merci Jean-Eude de nous faire de la pub.

Reportage de Michel Buraud sur la pêche

Cédric de St Hilaire la Palud (79)
Le reportage de Michel Buraud m'a beaucoup touché. Cela m'a rappelé de nombreux souvenirs que me narrait mon papa qui a vécu l'occupation dans le marais poitevin.

Yvonne de Xanton Chassenon (85)
Excellent article sur la pêche en rivière pendant l'Occupation, cela me donne l'idée d'une page pour le coin des fines goules dans le prochain numéro.

Martin de St Sébastien de Raids (50)
Je suis « carpiste » et j'utilise le *pique* de *pêche* pour les cannes carpes. Votre article sur la pêche en rivière m'a d'autant plus ému car mon grand-père à qui j'ai fait lire l'article a beaucoup apprécié.
Je vous invite à venir faire un reportage vidéo chez nous 16 Rue du Pont l'Abbé, 50190 Périers.

Je transmets vos félicitations à Michel Buraud.
Quant à votre recette, Yvonne, elle sera publiée dans le Boutillon de fin d'année. Il s'agit de la façon de cuisiner les pibales. Avez-vous une photo de votre recette ? Et une photo de vous par la même occasion ? A m'envoyer sur mon mail perso.
Pour Martin, aller faire un reportage dans la Manche me parait difficile. Mais si vous voulez faire un article avec photos, pourquoi pas. En tout cas je suis ravi que le Boutillon ait autant de lecteurs loin de la Saintonge.

Patois saintongeais et poitevin

Philippe de Saintes
« La rèjhe d'une vie » (texte d'Éric Nowak) je trouve cela très beau. Vous avez raison de publier du poitevin. Moi je suis charentais mais ma femme est poitevine, comme quoi il est possible de cohabiter (haha) comme dit Pierre Bruneaud. O s'épiraille ... On s' cause pu ... et c'est bien dommage. Mort de rire en lisant les sots et l'internet, c'est tellement vrai.

Hugo de St Porchaire (17)
Je ne connaissais pas ce texte de Goulebéze « Les bœufs ». Merci de nous faire découvrir de nouvelles choses et faire vivre notre patois.

Mylène de Matha
Encore et encore le Boutillon continue de nous surprendre de par la qualité diverse et variée de son contenu. Bravo et merci pour la vidéo de Birolut et les Clochemerle.

Vincent de Saintes
Bravo encore une fois pour ce numéro, il est toujours appréciable de lire ou d'entendre Dominique Porcheron dans ses œuvres. Vous méritez vraiment votre prix à l'académie de Saintonge, vos vidéos sur la grammaire saintongeaise en sont la preuve.

Merci pour vos encouragements. Nous continuerons à mettre des textes en saintongeais et en poitevin. Et comme le dit Philippe, il est possible de s'entendre entre Poitevins et Saintongeais. Mon grand-père s'appelait bien Évariste Poitevin … Un Poitevin Saintongeais en quelque sorte … mais sans le trait d'union, Beurnocion !

Jean-Bernard Papi

Geneviève de Saintes
A quand un numéro spécial Papi avec l'ensemble de ses textes. Merci pour tout, votre journal est un rayon de soleil.

Yvonne de Chaniers (17)
Pourquoi toujours mettre la même photo de Papi en en-tête de ses histoires. Il serait bien de changer un peu, un bel homme aussi talentueux mérite d'avoir plusieurs profils affichés pour ses lectrices.

Comment fais-tu, Jean-Bernard, pour avoir autant de succès auprès de ces dames ? Donne-moi ta recette ! Et envoie-moi de nouvelles photos, en choisissant ton meilleur profil !
Moi je serais d'accord pour faire un numéro spécial avec les textes de Jean-Bernard. Je vais en discuter avec lui.

Reportage sur Jean-Claude Barbraud

Rodolphe de Dreux
Excellent reportage chez cet amoureux de la nature, il en faudrait plus des passionnés comme lui, bravo.

Merci Rodolphe. Je transmets vos félicitations à Jean-Claude. Et si vous venez en Saintonge, vous pourrez venir discuter avec lui.

Jean-Baptiste de Torxé (17)
Nous possédons un musée sur les outils anciens, et nous avons adoré vos reportages chez ce monsieur Barbraud. Vous êtes d'ailleurs les bienvenus à venir faire un film chez nous.

Torxé n'est pas très loin de chez moi, c'est jouable. Prenez contact avec moi sur mon mail perso, et on verra en fonction des disponibilités de notre webmaster.

Autres commentaires

Henri de Cubnezais (33)
J'ai adoré le livre de Gérard Sansey, merci pour le conseil et à la bonne rigole en écoutant la vidéo des kangourous.

O-l'ét vrai que thieu biton dau pays Gabaye a beaucoup de talent.

Cécile de St Martin d'Uriage (38)
Beaucoup trop léger l'article de Robert Colle, il y aurait tant à dire sur le sujet.
N'hésitez pas à me contacter, en tant que professeure agrégée universitaire j'ai de nombreux écrits qui seraient en mesure de vous intéresser.

Pourquoi pas, Cécile ? Prenez contact avec moi sur ma boite mail personnelle.

Luc de Montréal
Nous nous sommes régalés à lire « L'héritage Mallet » (de Jean-Michel Hermans). J'ai aussi beaucoup à dire sur ces expatriés américains de l'époque et canadiens actuellement qui sont bourrés d'origine charentaise. Si vous souhaitez je peux écrire aussi.

Pas de problème, Luc, vous pouvez m'envoyer des textes, sur ma boîte mail personnelle.

Marc d'Arlempdes (43)
Quand j'ai vu que le héros d'une de vos histoires avait le même prénom que moi j'ai voulu me plonger dedans, malheureusement j'ai pris à la deuxième partie. J'ai dû revenir sur l'ancien numéro. Ça part un peu dans tous les sens. Le mieux et de publier cette histoire qui a l'air fort passionnante dans un seul et même numéro.

Il s'agit de mon histoire en quatre épisodes sur « Marc et Jésus ». Vous avez raison, je suis conscient du problème. Quatre épisodes sur deux mois d'écart entre chacun, c'est difficile à suivre. J'ai sous le coude une autre histoire, assez longue, et je la mettrai peut-être un jour en numéro spécial. Mais je privilégie pour le moment les nouvelles de Jean-Bernard Papi, son talent mérite un numéro spécial.

Société des lettres de Saintonge et d'Aunis

Les jeux floraux se dérouleront le dimanche 14 octobre, à partir de 10 heures
Au restaurant « La vieille Forge » à Saint Georges des Coteaux.

Le Boutillon des Charentes
Rédacteur en chef : Pierre Péronneau (Maît' Piârre)
pperonneau@orange.fr
Conseiller : Charly Grenon (Maît' Gueurnon)
Webmaster : Benjamin Péronneau (Le fî à Piârre)
Site internet : http://journalboutillon.com/
Page Facebook : https://www.facebook.com/journalboutillon